LES SIGNES DES TEMPS

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

4E ANNÉE. BALE (SUISSE), MARS 1880. NUMÉRO 9.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews, J. Erzenberger, Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5

par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : *Bureau des «SIGNES DES TEMPS» Bâle (Suisse).*

LE SECOND AVÉNEMENT.

La foi va se changer en vue,
La belle aurore suit le soir,
Jésus ! ta gloire est attendue
Et bientôt nous allons te voir !

Le temps s'accomplit, l'heure avance,
Les feuilles poussent au figuier ;
Le ciel rougit, ton jour commence,
Il va reluire en son entier.

Comme l'éclair qui fend la nue,
Bientôt, Seigneur ! tu paraîtras.
Oh ! quel triomphe en ta venue !
Avec les tiens tu régneras.

Méconnu par la foule impie,
Mais assuré de ton amour,
Oh ! que ton peuple veille et prie
Dans l'attente de ton retour !

—CHANTS DE LA FOI.

Articles Variés.

UNE VISITE A ROME EN 1852.

L'ARTICLE suivant a été écrit par le Dr. J. P. Thompson, autrefois ministre de l'Evangile à New-York, mais résidant depuis plusieurs années à Berlin où il mourut il y a quelques mois. Le Docteur T. était un homme assez éminent pour avoir des relations intimes avec le Prince Bismarck. Ce qu'il vit de l'arrogance papale à Rome lui rappela les paroles de Saint Paul concernant celui qui s'assiérait dans le temple de Dieu se faisant passer pour un Dieu. On doit se rappeler que ces lignes furent écrites en 1852, et que, si aujourd'hui il existe à Rome une plus grande liberté religieuse, ce n'est point parce que le pape est plus tolérant qu'alors, mais parce que le roi d'Italie a fait de Rome sa capitale, et qu'il ne veut pas permettre au pape d'opprimer ceux qui désirent obéir à la Bible. Ne manquez pas de lire cet article.

Nous sommes à Rome, vendredi le 24 décembre. Nous suivons le Corso, rue principale de la ville qui était autrefois l'ancienne route flaminienne ; nous passons par dessus et autour du mont Capitolin et nous entrons dans le Forum, dont les colonnes éparses et les fondements en désordre attestent encore la grandeur de l'ancienne Rome. La première pensée qui nous frappe, c'est que l'idolâtrie que Paul vit ici dans une vingtaine de temples, a entièrement disparu, et que la religion de Christ est établie sur ses débris ; car sur l'emplacement même des temples en ruines, se sont élevées des églises, bâties des mêmes matériaux, dédiées aux martyrs chrétiens et surmontées du symbole étincelant de la croix. Le palais doré de Néron, situé autrefois sur une pente à quelque distance, fait place à la villa d'un gentilhomme anglais ; et un couvent franciscain s'élève en face du Forum sur le mont Palatin, maintenant presque entièrement couvert de vignes cultivées et d'acanthes sauvages. Tout extérieurement indiquerait que nous nous trouvons dans une cité chrétienne. Ici où Paul fut témoin des orgies pratiquées en cette saison de l'année en l'honneur de Saturne ; ici, où il vit les processions magnifiques des prêtres se promenant d'un temple à l'autre, et où il entendit la joie bruyante de la multitude déchaînée pour s'amuser au nom de la religion, nous ne trouvons aucun vestige de cet empire païen qui gouvernait alors le monde, excepté çà et là un arc, une colonne, ou une tablette brisée portant une inscription à moitié effacée. Et s'il existe encore l'arc de Titus, dont les bas-reliefs rappellent le triomphe des armes païennes sur la ville et le peuple de Dieu, on trouve aussi à peu de distance de là l'arc de Constantin, monument rappelant le premier empereur chrétien de Rome, qui abolit l'idolâtrie par un édit impérial, et blasonna sur son étendard le symbole de la croix. Ayant passé le Forum, nous entrons au Colisée, cette arène prodigieuse, érigée pour les spectacles donnés à Rome par les gladiateurs ; dont l'enceinte pouvait contenir plus de quatre-vingt mille spectateurs assemblés pour voir jeter aux bêtes furieuses les chrétiens voués à la mort. Au centre de cette arène, et peut-être au lieu même où Ignace d'Antioche fut dévoré par les lions se trouve une croix élevée, entourée de statues représentant la passion de notre Sauveur. La bénédiction papale a consacré le Colisée à la mémoire de ses propres martyrs ; et chaque vendredi, d'une chaire rustique, un moine prêche sur les lieux mêmes du supplice de ces martyrs. Sûrement cette cité est une cité chrétienne. Combien Paul ne serait-il pas réjoui de voir un état de choses qui contraste tellement avec les anciennes Saturnales de Rome !

Mais voyons si les *choses*, en changeant de nom, ont réellement changé de nature. Voyez là-bas une vingtaine de mendiants, aveugles et impotents, cherchant à arriver jusqu'au piédestal de la croix, et se mettant à genoux pour embrasser le symbole sacré. Nous nous approchons et nous lisons cette inscription : «Pour chaque baiser une indulgence de deux cents jours.» *Ces statues de Christ, rustiques et barbares,* comme œuvres d'art, ne sont-elles pas considérées avec une vénération plus grossière et plus stupide même que celle dont les statues des divinités païennes étaient honorées dans ce même lieu ? Est-ce donc après tout une cité chrétienne ? L'ancien paganisme a-t-il entièrement disparu ?

Les cloches nous invitent maintenant à visiter le centre de la puissance et de la religion à Rome, de l'autre côté du Tibre. Nous nous y rendons en toute hâte, et nous entrons dans la vaste et belle place St. Pierre. Au centre d'une enceinte semi-circulaire, de 250 mètres de diamètre s'élève un obélisque amené d'Héliopolis en Egypte, par Caligula, et consacré à la mémoire des célébrités païennes ; il est maintenant surmonté d'une croix, et couvert d'inscriptions chrétiennes. De chaque côté de l'obélisque se trouvent des jets d'eau. De chaque côté une magnifique colonnade de 20 mètres de large entoure la place, et vous conduit au portique de l'église St. Pierre, qui couronne l'arc de la place, de sa façade majestueuse de colonnes de l'ordre corinthien, surmontées par des statues colossales de Christ et de ses apôtres. Quelques pas de plus et vous vous trouvez à l'intérieur de cet édifice prodigieux qui est au christianisme de la Rome moderne ce que le temple de Jupiter Capitolinus était au paganisme de l'ancienne Rome, sa représentation matérielle et sa plus haute expression. Ici vous contemplez le triomphe de l'art chrétien, depuis Raphaël et Michel-Ange jusqu'à Bernini ; un art protégé par la richesse et la piété des siècles, soutenu par les contributions d'un continent, et par la vente d'indulgences en faveur des trépassés et des vivants pour les siècles à venir.

«Depuis la désolation de Sion, lorsque Dieu abandonna Jérusalem, son ancienne cité, quel édifice humain plus sublime pouvait être élevé en son honneur ? La majesté, la puissance, la gloire, la force et la beauté, tout est renfermé dans cette arche éternelle d'un culte sans souillure.»

Est-il sans souillure ? C'est ce que nous nous demandons. Mais nous ne pouvons nous attarder dans l'église, car quoique les brillantes files de carrosses stationnent le long des colonnades, un service religieux a lieu dans un autre endroit. C'est l'heure des Vêpres à la Chapelle de Sistine dans le palais adjacent au Vatican En entrant dans la colonnade à droite, nous passons devant une garde armée, postée au pied d'un grand escalier ; car on ne peut pénétrer dans la réunion de prières présidée par le chef de l'église catholique, qu'en passant entre deux rangées de soldats. Arrivés au milieu de l'escalier, nous trouvons un autre garde, un officer de la garde-robe, qui nous oblige à déposer pardessus, parapluies et cannes, et qui refuse de laisser entrer les messieurs portant paletot et les dames portant chapeau ; un habit de cérémonie pour les messieurs et un voile pour les dames étant le costume d'étiquette de la réunion de prières du pape. Mais on ne doit point contester sur cela, puisque dans quelques églises protestantes à New-York, il est bien entendu que les gants blancs et les coiffures bien garnies sont à l'ordre du jour, surtout les jours de confirmation. Passant par la grande antichambre ou couloir du pontife, décorée de fresques, rappelant les souvenirs des triomphes de l'église, au nombre desquels se trouve le Massacre de la Saint-Barthélemy ; et, nous frayant un chemin au travers des rangées de soldats et de la multitude des spectateurs, nous parvenons enfin à obtenir une place près de la grille intérieure de l'appartement oblong et élevé de la chapelle. Nous avons devant nous des œuvres magnifiques de Michel-Ange représentant la scène du jugement ; au-dessus, ses fresques représentant des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais c'est pour le culte que nous sommes ici, et non pour l'art. Nous sommes placés vis-à-vis de l'autel ; aux trois autres côtés de la chapelle sont assis les dignitaires de l'église dans leur costume éblouisssant d'or et d'écarlate, ayant chacun avec soi un serviteur pour ajuster son costume d'ordonnance. Près de l'autel à gauche est un trône pour le pontife, et vis-à-vis dans une petite galerie, se trouve le fameux chœur dont les tons peu naturels trahissent le crime contre l'humanité qui sert ici à la piété du chrétien, comme il sert ailleurs à la jalousie du Turc.

Aussitôt que le pape paraît, les cardinaux se prosternent l'un après l'autre devant lui et lui baisent la main. Ensuite plusieurs serviteurs ajustent sa mitre et ses robes, qui sont changées plusieurs fois pendant la cérémonie ; de sorte que le temps se passe à vêtir et à ôter les robes, changer de mitres, ajuster les vêtements, recevoir l'hommage des serviteurs qui passent et repassent devant la chaise papale ; ainsi l'attention de l'assemblée est entièrement partagée entre les dévotions de Sa Sainteté et sa toilette. D'autres serviteurs lui apportent les livres des évangiles et des épîtres, ou le conduisent avec révérence jusqu'au lutrin, et tiennent les chandelles pendant qu'il lit. Le pape et les cardinaux, étant convenablement parfumés d'encens, la messe est chantée, et l'hostie est consacrée par un hommage idolâtre, et tous les adorateurs se jettent à genoux devant elle.

Le service terminé, vous vous retirez avec des idées confuses, sous l'impression que vous ont laissée les fresques magnifiques, les riches tapis verts, les coussins de cramoisi, les manteaux d'écarlate avec des cols d'hermine, les mitres éblouissantes, l'encens odoriférant, la musique peu naturelle, les saluts et les génuflexions, les robes traînantes et les serviteurs empressés ; mais vous n'êtes nullement sous l'impression solennelle de la présence de Dieu, vous n'éprouvez aucune joie comme celle que causa l'avénement du Sauveur dans ce monde.

Le soir, vous vous rendez à l'église de Ste. Maria *Maggiore*, la principale des vingt églises de Rome consacrées à la vierge Marie. On nous dit que l'emplacement de ce bâtiment fut indiqué par une chute miraculeuse de neige dans le mois d'août, couvrant exactement l'espace sur lequel il devait être construit, pauvre imitation de la légende païenne qui raconte qu'une pluie de cailloux sur le mont Alba avait indiqué le courroux des dieux, parce que leur culte avait été négligé.

La rue conduisant à l'église est illuminée de torches et de nombreux flambeaux de diverses couleurs, des soldats avancent au son de la musique instrumentale, la foule se presse ; et en entrant dans la vaste enceinte devant l'église, où s'élève un autre obélisque amené de l'Egypte païenne à Rome païenne, mais maintenant couvert d'inscriptions chrétiennes, et en contemplant cet immense édifice dont les portes sont encombrées des multitudes accourues de la ville et de la campagne pour contempler la cérémonie de la nativité, vous entrez pour un moment dans l'enthousiasme de la scène, et vous sentez que véritablement, la foi chrétienne a de la vie et de la puissance à Rome. Ici comme à la Sistine, vous ne pouvez pénétrer qu'au travers d'une garde armée ; et vous vous sentez sous la surveillance militaire. Cet édifice vous frappe par son adaptation aux cérémonies et à la pompe religieuses, mais non par sa convenance pour la prédication ou pour le culte public. La magnificence de l'architecture, la splendeur des décorations, la richesse du marbre, du jaspe, du porphyre, de l'argent et de l'or répandus avec profusion sur les chapelles des saints, la sculpture massive et la dorure du toit, l'autel de porphyre surmonté de six anges de bronze, les colonnes de marbre recouvertes de festons de draperie rouge, la lumière des candélabres dorés suspendus au plafond, le chant du service avec les réponses du chœur, tout cela sur le moment vous saisit et vous prépare pour une cérémonie extraordinaire. Un mouvement se produisant à une extrémité de l'église attire votre attention. Assis sous un dais de cramoisi, le pape avance lentement, porté sur les épaules de plusieurs hommes, précédé d'une garde militaire, et entouré d'une multitude d'ecclésiastiques revêtus de plusieurs insignes et portant des cierges allumés. Le pape répand sa bénédiction sur le peuple qui s'agenouille de tous côtés pour la recevoir. Puis il s'arrête pour rendre hommage à la splendide chapelle de Sixte V. ; ensuite il est porté au chœur pour présider au service du grand autel.

Le service est long et fatiguant. Les chants ennuyeux et inintelligibles, les génuflexions et les signes de croix multipliés *pendant toute la durée de la messe. Enfin* après trois heures d'attente un mouvement indiquant un changement de cérémonie se produit de nouveau dans la chapelle ; mais cette fois ce n'est plus pour le pape qu'a lieu ce remuement. On dit que dans cette chapelle on garde le berceau de Christ enchâssé dans une crèche d'argent. Ce berceau va maintenant être exposé pour être adoré par le peuple. De chaque côté de la nef, qui mesure 94 mètres de long sur 17 de large, stationne une file de grenadiers employés à maintenir un passage pour la grande procession. Environ cinquante ecclésiastiques canoniques, marchant deux à deux, portant chacun un immense cierge allumé, s'avancent lentement. Les uns ont l'air modestes et timides, les autres grossiers et sensuels, d'autres légers et causeurs ; ils entrent dans la nef au son du chant et annoncent l'arrivée du berceau d'argent. Ce berceau dans lequel est couchée une poupée parée de la plus riche toilette, est déposé sur le grand autel. Le commun peuple se prosterne à son passage, et devant l'autel, le clergé officiant salue cette poupée dans son berceau d'argent, comme les mages se prosternèrent jadis pour adorer le petit enfant Jésus dans sa crèche.

Est-ce ici un service chrétien, ou quelque ancien rite païen qui a été rétabli ? Ce culte n'est pas seulement un culte de paysans ignorants dont on pourrait pardonner la superstition ; c'est un acte auquel le pape lui-même prend part. Le chef civil du royaume de Rome et le chef ecclésiastique de l'église catholique romaine, après avoir lui-même reçu l'hommage de ses sujets, rend personnellement son culte à la poupée couchée dans le berceau d'argent. Ce berceau occupe dans l'église la place la plus sacrée. Le jour de Noël, il reçoit les hommages de chaque adorateur, sur le grand autel devant lequel les prêtres s'agenouillent dans leurs offices journaliers, et devant lequel personne n'ose passer sans se prosterner. A Bethléem les pèlerins baisent la crèche dans laquelle Christ fut couché ; à Rome, la crèche de pierre est transformée en un berceau d'argent. Rome est-elle une ville chrétienne ou païenne ?

En contemplant la façade de l'église, nous renouvelons cette demande. L'obélisque colossal surmonté de la croix proclame le triomphe du christianisme sur le paganisme ; mais à côté de cet obélisque, se trouve une colonne de marbre surmontée d'une statue de bronze représentant la Vierge Marie ayant la lune sous ses pieds ; cette colonne est maintenant adorée au lieu de la Vierge Diane qui, avec un croissant sur la tête, était adorée ici comme la reine

des cieux. La religion de Rome a-t-elle donc changé autrement que de nom?

Le matin de Noël s'annonce par le grondement du canon venant du château de St. Angelo, et Rome s'éveille pour célébrer la naissance du Sauveur. A neuf heures, nous nous rendons à St. Pierre. Il est encore trop tôt pour la messe, et nous consacrons un moment à examiner ce qui nous environne. Si la nef de Ste. Maria Maggiore nous paraissait vaste, celle-ci est immense. Sous le dôme est placé le tombeau de St. Pierre, éclairé nuit et jour par des lampes d'or et d'argent. Un peu plus loin se trouve le grand autel avec son immense dais de bronze orné d'or pour la valeur de deux cent mille francs. Contre l'arrière muraille de l'église est posée la chaise de St. Pierre. Cette chaise de pierre est magnifiquement recouverte de draperie rouge et de tapis. On y voit aussi deux trônes pour le pape, placés à différentes hauteurs, et des siéges pour les cardinaux. De chaque côté du tombeau de St. Pierre, un espace séparé par une grille est réservé aux visiteurs qui n'y sont admis qu'en toilette de cérémonie. Aucune redingote, quelque étroite qu'elle soit, aucun chapeau, quoiqu'il couvre à peine la moitié de la tête ne peut entrer dans cette enceinte sacrée. Il n'y a que les habits de cérémonie, et les voiles qui peuvent soutenir les regards scrutateurs des gardes.

Près de l'une des colonnes du dôme et du tombeau de St. Pierre se trouve une représentation disgracieuse de cet apôtre. C'est une statue de bronze que les antiquaires disent être la statue de Jupiter venant du mont Capitolin, mais les foudres sont changées en clefs. Les fidèles baisent l'orteil de cette statue et se courbent devant elle. La religion de Rome a-t-elle changé autrement que de nom? La véritable nature de cette église n'est-elle pas païenne?

Une longue file de grenadiers préparent maintenant la nef pour l'arrivée de la procession. Des soldats grossiers repoussent rudement la foule curieuse. D'abord vient la garde suisse en costume fantastique avec des casques et des hallebardes, ensuite arrivent deux à deux les ecclésiastiques, quelques-uns habillés de noir, d'autres en vêtements rouges; puis suivent les dignitaires couverts de pourpre, d'or, d'écarlate, d'hermine et de dentelle blanche et pourpre; la triple couronne, les mitres somptueuses couvertes de pierreries portées avec grande pompe; la croix illuminée, l'épée représentant la force du gouvernement; les cardinaux portant des manteaux et des bas d'écarlate avec des collets de dentelle blanche brodée d'or, et des mitres de damas blanc garnies d'argent. A la fin de ce cortége paraît le pape en habits de satin blanc garnis d'or, portant une tiare de pierres précieuses. Il est assis dans un fauteuil de cramoisi, placé sous un dais de soie blanche brodée d'argent, et porté sur les épaules de douze hommes vêtus d'écarlate. De chaque côté on tient au-dessus de lui un immense éventail de plumes de paon, symbole signifiant que les yeux du pape sont sur toute la terre. A mesure que la chaise approche, les soldats présentent les armes et tombent à genoux, tandis que le peuple se jette à terre pour recevoir la bénédiction du Saint Père.

En entrant dans le chœur, le pape descend de son estrade chancelante, s'agenouille devant l'autel, et est ensuite conduit à son trône placé le plus bas. Les cardinaux avancent en ordre et le saluent en lui baisant la main; ensuite viennent les évêques qui se prosternent lentement devant lui pour recevoir sa bénédiction, et après eux un ordre inférieur d'ecclésiastiques se prosternent devant son marchepied. Le pape leur présente son pied droit, et ils baisent son orteil comme ils viennent de baiser l'orteil de la statue de St. Pierre. On prétend qu'ils baisent la croix qui est sur la pantoufle, mais pourquoi brode-t-on une croix sur la pantoufle, et pourquoi cette pantoufle est-elle toujours présentée pour recevoir l'hommage des adorateurs?

Lorsque enfin cette cérémonie est terminée, le chœur commence les chants pour la journée, et répond aux belles paroles récitées par le pape. A chaque transition dans le service, le pape change de vêtements. Enfin il est conduit à son trône le plus élevé, d'où il se dirige ensuite vers le grand autel pour y consacrer l'hostie. Le son de la musique sacrée se renforce et produit ses accents les plus forts et les plus harmonieux, et pendant qu'il élève l'hostie avec adoration, et qu'il expose trois fois le calice de pierres précieuses en la présence de tout le peuple, le son des trompettes d'argent fait résonner le dôme; les soldats présentent les armes et tombent à genoux. Les cardinaux se prosternent au milieu d'un nuage d'encens, et le peuple tombe par terre pour adorer le pain et le vin qui sont devenus, pensent-ils, le corps et le sang de Jésus-Christ. C'est ici le point culminant du culte de Rome moderne. Ce culte est-il chrétien ou païen? Remarquez maintenant lorsque le pape descend de l'autel, les soldats, les ecclésiastiques et le peuple lui rendent la *même* adoration qu'ils viennent de prodiguer à l'hostie, et au lieu de réprimer cette idolâtrie comme le firent Paul et Barnabas à Lystre, il la reçoit gracieusement; et, remontant sur son trône, «il s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme un Dieu dans le temple de Dieu voulant se faire passer pour un Dieu» 2 Thess. 2:4.

Remonté sur son trône mouvant, le pontife est porté au travers de l'église jusqu'à son palais, recevant sur son passage les hommages de la multitude, et répandant sa bénédiction papale. Si vous voulez comprendre ce pompeux cérémonial, allez à *Thèbes*, et là, parmi des sculptures existant depuis quatre mille ans, vous verrez une représentation du roi placé sous un dais, porté sur les épaules de plusieurs hommes, avec des flabella, éventails de plumes de paon, à ses côtés;* vous verrez le monarque descendre pour offrir de l'encens à l'idole, et puis remonter sur son trône pour recevoir des prêtres de l'encens, des offrandes et des hommages. Dans les cérémonies païennes de l'Egypte, vous voyez à peu près l'exacte représentation de ce service chrétien pratiqué à Rome. Pour compléter le tableau, jetez un coup d'œil sur la place et voyez ce splendide étalage de carrosses et de laquais en livrées; carrosses aux couleurs cramoisi et bleue, sur les décorations desquels l'or est répandu à profusion, et pourvus chacun de trois ou cinq laquais portant des manteaux et des bas d'écarlate de l'étoffe la plus coûteuse. Les processions de grandes cérémonies de la reine d'Angleterre et de l'empereur de France n'offrent rien de si éclatant que le spectacle que présentent ces saints hommes de Rome, allant et venant pour accomplir leurs dévotions dans l'église de St. Pierre.

Mais tandis que les cardinaux et les évêques se meuvent ainsi dans la splendeur, où se trouve le peuple? On ne voit dans l'église qu'un très-petit nombre de gens du commun peuple. La vaste enceinte de cet édifice qui peut contenir cinquante mille personnes paraît presque nue. On y voit les soldats, les ecclésiastiques et les visiteurs, mais où est le peuple? Voyez cette foule de malheureux, sortant de leurs rues misérables, pour regarder d'un air à la fois ébahi et menaçant les brillants carrosses des cardinaux. Sur trois hommes on compte un soldat ou un prêtre; il existe un nombre à peu près égal de mécontents et de mendiants.

Mais n'y a-t-il personne parmi le peuple qui ait de la dévotion? Oh! oui; il y avait beaucoup de monde hier soir à Ste. Maria Maggiore pour voir le berceau d'argent; et maintenant si vous allez à l'église sur le Capitole, situé sur l'emplacement du temple de Jupiter, vous verrez une foule rassemblée. Ces pauvres gens viennent voir le fameux Bambino, poupée sculptée en bois d'olivier de Jérusalem, et peinte par Luc pendant que le sculpteur dormait et qui, après plusieurs aventures miraculeuses, se trouva dans le couvent attenant à cette église comme si elle était tombée du ciel. Cette poupée opère, dit-on, des cures merveilleuses, et souvent est portée aux malades en procession solennelle. Elle est maintenant habillée de satin, ornée de pierreries, et exposée avec des effigies de Joseph, de Marie et des bergers, pendant que des enfants récitent le drame pieux de la nativité. Voilà le peuple et voilà sa religion.

Mais entrons encore dans cette église de la Vierge qui est tout près. Voici une statue de marbre représentant Marie dont l'orteil a été usé par les baisers qu'il a reçus; voyez ici ces troupes de femmes à genoux, attendant que leur tour vienne de s'approcher et de baiser le pied sacré. La statue est tellement surchargée d'offrandes volontaires de toute sortes, de cœurs d'argent et d'or, de chapelets, de fleurs, d'images, et de toute espèce de brimborions que vous pouvez à peine en voir les contours. Les colonnes et les murailles sont étincelantes d'offrandes, parmi lesquelles se trouvent les crosses des estropiés que la statue a guéris. Voyez ces pauvres gens se prosterner, réciter leurs prières, offrir des cierges ou d'autres dons, s'agenouiller, s'incliner, baiser, se signer, dire leurs chapelets, ou attendre une goutte de cette huile sainte et toute puissante pour guérir, sortant de la cruche de la Vierge.

Dans l'église de *San Theodoro* située dans le Forum, vous verrez des mères apporter leurs enfants malades pour qu'ils soient guéris, tout comme les mères, du temps de Rome païenne, apportaient leurs enfants pour être guéris, au temple de Romulus, près de la fontaine de *Juturna*, dans cet endroit même. En vérité la ressemblance entre la religion moderne et l'ancienne est si frappante, que la similitude des rites d'une église quelconque avec ceux d'un ancien temple est pour l'antiquaire un guide presque infaillible pour lui aider à découvrir l'emplacement de ce temple. Dans le Panthéon qui a conservé presque intacte sa forme païenne, vous trouverez une statue de la sibylle, adorée maintenant comme la Vierge Marie.

A St. Jean de Latran, la plus ancienne basilique de Rome, vous voyez les gens du peuple contempler avec respect l'urne qui contient la tête de Pierre; la tablette de porphyre où l'on jeta le sort sur les vêtements de notre Seigneur; deux colonnes de la maison de Pilate; et la table à laquelle le Seigneur prit avec ses desciples le dernier souper. Quoique nous ayons aussi vu ce dernier objet à Nazareth, nous vous engageons à ne pas être trop incrédules.

Ici, vous verrez encore de pauvres créatures ramper sur leurs mains et sur leurs genoux pour monter les escaliers que Jésus a gravi pour arriver au prétoire de Pilate. Vingt-huit degrés de marbre ont été transportés miraculeusement de Jérusalem dans ce lieu, pour l'usage des fidèles. Entouré de ce fastueux appareil de la religion, ces pauvres gens ne sont-ils pas *païens*?

Le lendemain de Noël est un dimanche. Les magasins sont ouverts. Les ouvriers se promènent nonchalamment dans les marchés, ou se reposent au soleil sur les places publiques. Le propriétaire, le vetturino, la blanchisseuse qui hier ne voulaient rien faire pour vous, parce que c'était un jour de fête, viennent maintenant vers vous avec toutes sortes d'affaires, parce que c'est seulement dimanche. On ne voit dans les rues aucune marque de religion. Dans l'appartement particulier de la légation américaine sous la protection des Etats-Unis, se trouve une chambre haute sans ornements, meublée d'un simple pupitre et de siéges où sont assises environ soixante personnes réunies pour adorer Dieu. Rien n'est plus simple que leur service. Ils chantent un cantique, une portion des Ecritures est lue en anglais (la langue de leur pays natal); on fait la prière; puis un homme en habit de laïque, prenant pour son sujet un verset de la Bible, fait un discours simple et court sur la foi en Christ, comme étant le seul moyen de s'approcher de Dieu. Le service terminé, l'assemblée se disperse, à l'exception de quelques-uns qui sont unis les uns aux autres par un lien spécial. Ils ont devant eux une table couverte d'une simple nappe blanche. Sous cette nappe se trouvent une assiette contenant du pain et une coupe de vin. Après la prière, tous également participent au pain et au vin en mémoire de leur Seigneur.

Combien est grand le contraste entre cette scène et le spectacle de la grande messe d'hier St. Pierre. L'un et l'autre ont pour but de commémorer Christ comme étant le Sauveur de l'humanité. Voici d'un côté le pape, le plus grand ecclésiastique du monde, le chef de toute dignité et de tout pouvoir spirituel, revêtu de ses habits pontificaux de satin et d'or, et couronné d'une mitre étincelante de pierreries, qui prend dans une coupe d'or et de rubis l'hostie qu'il vient de transformer en corps de Jésus-Christ, et il le mange seul, toutefois non pas avant que le sacristain l'ait goûté pour l'assurer qu'elle ne contient pas de poison, et la musique militaire annonce par les airs rapides de la fanfare le moment de la consécration. Contemplez en contraste ces quelques personnes, hommes et femmes, dans la chambre haute, assis les uns à côté des autres: ils passent de main en main une assiette et une coupe, afin que chacun rappelle à sa mémoire le corps et le sang de Christ. Jamais il n'y eut de messe plus fastueuse; jamais on ne vit de communion plus simple. L'une était l'apogée de l'artistique et du cérémonial; l'autre, l'extrême du simple et du spirituel.

Dans ce même jour on put voir à Rome les types de trois religions: l'ancien paganisme dans les monuments qu'il nous a laissés; les cérémonies somptueuses de l'église de St. Pierre; la foi simple de la chambre haute. Les deux premiers types ne font qu'un. Le pape représente la religion dans sa forme la plus prononcée. Le Bambino représente le paganisme dans son plus bas état. Le premier, assis dans un fauteuil damassé, est porté sur les épaules de plusieurs nommes; le second, couché dans un berceau d'argent est porté de la même manière; et tous deux reçoivent l'hommage et l'adoration qui n'appartiennent qu'à Dieu seul.

Pendant deux ans Paul prêcha l'évangille à Rome dans son propre logement, et par son moyen, même des gens de la maison de Néron furent convertis. Qu'il se lève maintenant de la scène de son martyre, et que, dans l'ancien Forum, ou près de la nouvelle église de St. Pierre ou même dans l'église élevée sur son tombeau en l'honneur de son martyre* il lise à haute voix son Epître aux Romains, établissant la grande doctrine de la justification par la foi; que dans une maison quelconque, il essaye de prêcher aux *natifs* de Rome le Christ qu'il prêcha à leurs ancêtres, et vous verriez si on ne l'en empêcherait pas. Il ne s'écoulerait pas deux jours qu'on ne l'ait réduit au silence en le jetant dans un donjon plus profond que celui du sanguinaire et impitoyable Néron, et tous les raffinements d'une secrète cruauté seraient mis en action pour prolonger le sacrifice de la victime, prête comme autrefois à s'offrir pour la défense de la foi.

Dans tout Rome, Paul ne trouverait pas parmi les natifs autant de croyants qu'il s'y trouva de païens convertis dans les premiers temps de l'Evangile. Pendant des siècles, le pape a possédé le pouvoir absolu sur une des plus belles portions de notre globe. Etabli souverainement dans l'ancienne capitale de la science, de l'art et de la puissance politique; tenant entre ses mains le pouvoir de l'Etat, le pouvoir de l'art et la richesse des siècles, et maniant à son gré un peuple simple, souple et poétique; quels fruits ont été produits pour la gloire de Dieu? Une architecture dont la magnificence rivalise avec les monuments de Rome païenne, la peinture et la sculpture qui forment une école distincte de l'art; des cérémonials qui ne furent jamais surpassés dans l'âge d'or; et à côté de ces splendeurs existent une population misérable et malpropre, un gouvernement le plus oppressif et le plus mal dirigé du monde civilisé, et une superstition et une idolâtrie aussi frivoles et dégradantes que celles qui distinguèrent le culte des anciennes divinités païennes.

Là où Paul prêcha, rendit témoignage de sa foi et fut mis à mort; là où la noble armée des martyrs, dont on trouve encore le souvenir dans les catacombes, firent une bonne confession de leur espérance; là où le christianisme fut enfin inauguré sur le siége de l'empire, et proclamé comme étant la religion du monde; là même on emprisonne maintenant le lecteur de la Bible, et on ferme la bouche au prédicateur de la croix; là, il n'y a que la présence des drapeaux étrangers qui empêche que tous les croyants ne soient persécutés; là le gouvernement de l'église règne dans toute sa force et légalise les rites du paganisme sur ses autels renversés. Il était convenable, que le Mystère d'Iniquité agît sur la plus grande échelle afin qu'il se manifestât pour l'instruction de l'humanité dans tous les temps, et qu'au milieu des malédictions et des exécrations du monde, il attirât sur lui-même sa propre destruction. Car ainsi sera *révélé* dans son véritable caractère de fraude et d'infamie «CE MÉCHANT QUE LE SEIGNEUR DÉTRUIRA PAR LE SOUFFLE DE SA BOUCHE ET QU'IL ABOLIRA PAR L'ÉCLAT DE SON AVÉNEMENT.» 2 Thess. 2:9.

*Le pape est le seul souverain qui ait conservé ce symbole.

*L'église St. Paul à l'extérieur est un des plus magnifiques monuments de Rome. Il est surtout riche en mosaïques.

POUVONS-NOUS RECONNAITRE QUEL EST LE SEPTIÈME JOUR?

DEUXIÈME ARTICLE.

AINSI nous avons soigneusement suivi la trace du Sabbat pendant plus de 4,000 ans jusqu'à la venue de Christ. Ici encore nous avons un autre guide sûr: Christ, le Fils de Dieu connaissait toutes choses. Si le jour du Sabbat avait été perdu, il l'aurait su et aurait corrigé cette erreur. Mais il ne donna jamais à entendre que les Juifs ne gardaient pas le véritable jour du Sabbat. Il garda le même jour qu'eux. Il dit que ce jour-là était le Sabbat, et qu'il en était le Seigneur. Marc 2:27, 28. Dans Luc 23:54–56; 24:1, nous lisons: «C'était le jour de la préparation, et le Sabbat allait commencer. Et les femmes qui étaient venues de Galilée avec Jésus, ayant suivi Joseph, remarquèrent où était le sépulcre, et comment le corps de Jésus y avait été mis. Et s'en étant retournées, elles préparèrent des drogues aromatiques et des parfums, et elles se reposèrent le jour du Sabbat selon la loi. Mais le premier jour de la semaine, ces femmes et quelques autres avec elles, vinrent de grand matin au sépulcre, apportant les parfums qu'elles avaient préparés.»

Voilà plusieurs déclarations importantes: 1. Nous voyons ici que le jour de la préparation était le sixième jour. Ex. 16: 5. 2. Après cela, nous avons le lendemain, «le jour du Sabbat selon le commandement.» 3. Et le jour suivant était «le premier jour de la semaine.» Tel est le langage inspiré, c'est pourquoi il n'y a rien à retrancher; donc ce jour était le «*premier jour* de la semaine.» Il résulte de là que nous sommes toujours sur la véritable trace et nous savons que nous n'avons pas perdu les jours de la semaine. Ce fait est doublement confirmé par la déclaration inspirée que le jour avant le premier jour de la semaine était «le jour du Sabbat selon le commandement.» Ici encore, nous savons que nous avons le véritable jour du Sabbat, celui qui est enjoint dans le commandement; car la Parole inspirée s'exprime ainsi. Le jour du Sabbat «*selon* le commandement» ne pouvait être aucun autre jour que celui que ce commandement enjoint, lequel, ainsi que nous l'avons montré n'est point un autre jour que celui même auquel Dieu s'est reposé. Nous voyons ainsi que le Sabbat est fréquemment mentionné dans les Actes. Voyez Actes 13: 14; 15: 21; 16: 13; 17: 2; 18: 3. Nous avons maintenant traversé plus de 4,000 ans de l'histoire du monde, et nous n'avons pas encore trouvé que le Sabbat ait été perdu.

Mais voyons si le Sabbat n'a pas été perdu depuis l'année 96 ap. J.-C. Peut-être pendant le siècle de fer. Au temps de Christ, et depuis Christ jusqu'à nos jours, les Juifs étaient et ont été fortement attachés au Sabbat, et l'ont observé avec soin. L'an 70 ap. J.-C., environ quarante ans après la résurrection de Christ, Jérusalem fut détruite par les Romains, et les Juifs emmenés captifs parmi toutes les nations. Ainsi fut accomplie la prophétie de Luc 21: 20-24; Deut. 28: 25, 37, 64. Bien qu'il se soit écoulé dix-huit cents ans depuis cet événement, les Juifs sont toujours une nation dispersée, et toutefois, un peuple distinct. Aujourd'hui, dans chaque contrée, dans chaque nation et presque dans chaque ville, on trouve des Juifs. Durant ces longs dix-huit siècles, et au travers de toutes les vicissitudes, ils se sont attachés au Sabbat avec ténacité. Toute personne intelligente sait que tous les Juifs gardent le Sabbat ou samedi. Voici ce que dit Webster sur le mot Sabbat: «Le Sabbat des Juifs est le samedi.» M. A. Berk, dans son «History of the Jews,» page 335 dit: «Selon la computation judaïque du temps, le jour commence au coucher du soleil, toutes les transactions commerciales et toutes les occupations ordinaires sont suspendues, et les vingt-quatre heures suivantes sont consacrées à la célébration du saint Sabbat.»

Il est donc facilement démontré que les Juifs n'ont pas perdu le jour du Sabbat, mais qu'ils ont conservé les jours de la semaine avec exactitude. Dispersés comme ils le sont, et si éloignés les uns des autres pendant toute cette période de temps, s'ils avaient perdu l'ordre exact des jours de la semaine, ils différeraient maintenant quant à savoir quel est le véritable jour du Sabbat. Quelques-uns diraient que c'est le samedi; d'autres prétendraient que c'est le lundi; d'autres encore, que c'est le jeudi, etc., etc. Mais chacun sait qu'il n'existe point un tel désaccord entre eux sur ce sujet. En Europe et en Asie, en Afrique et en Amérique, tous sont d'accord sur le même jour, savoir le samedi. Or, chacun peut se convaincre facilement que les Juifs, étant depuis dix-huit cents ans tellement dispersés sur toute la surface du globe, ne pourraient pas avoir perdu le véritable Sabbat, et toutefois continuer tous à observer le même jour. Ce serait la plus grande absurdité de supposer que les millions de Juifs, tellement séparés les uns des autres, eussent perdu en même temps précisément le même nombre de jours, ou qu'ils eussent gagné le même nombre de jours

Prenons un simple exemple: Sept hommes s'en vont chasser dans le désert. Arrivés à un certain endroit, ils se séparent, et chacun s'en va dans une direction différente. Au bout de plusieurs semaines, et peut-être de plusieurs mois, ils se réunissent de nouveau. Et maintenant cette question se présente: «Ont-ils compté correctement les jours de la semaine, ou ont-ils perdu le dimanche, de sorte qu'ils ne peuvent pas dire positivement quel est ce jour? Ils commencent à comparer leurs calculs. A dit: C'est aujourd'hui lundi. Non, dit B, c'est mardi. Vous avez tort tous les deux, répond C, aujourd'hui, c'est dimanche. Et vous vous êtes aussi trompé, s'écrie D; car c'est aujourd'hui vendredi. Et ainsi jusqu'au dernier ils diffèrent tous. Cela prouverait que certainement ils avaient perdu le jour. Personne n'en douterait. Mais supposez au contraire que tous unanimement s'accordent sur le même jour, le lundi par exemple, cela ne prouverait-il pas aussi clairement que ne le ferait une démonstration mathématique, qu'aucun d'eux n'avait perdu le jour?

Il en est ainsi des Juifs. Le fait qu'ils sont d'un accord unanime sur le jour prouve qu'ils l'ont gardé correctement. A moins qu'on ne soit volontairement aveugle, personne ne peut manquer de voir cela. Nous considérons donc les cinq millions de Juifs existant maintenant sur le globe, comme autant de témoins vivants attestant que le samedi est le véritable Sabbat du septième jour. En effet, je crois et il est évident; que le but principal du Seigneur en dispersant les Juifs parmi toutes les nations, et en les conservant toutefois comme un peuple à part, était d'en faire des témoins de la vérité de sa parole, et pour conserver la connaissance de son saint Sabbat parmi toutes les nations. Leur observance du Sabbat stricte et continue dans toutes les générations et parmi toutes les nations est un argument insurmontable qui ne peut jamais être rejeté par ceux qui prétendent que le Sabbat a été perdu. Dieu a conservé toute une nation de témoins et les a envoyés dans toutes les parties du monde, pour rendre témoignage de l'existence et de la conservation correcte de la connaissance de son saint jour de Sabbat.

En réponse à une question sur ce sujet, adressée à Isaac M. Wis de Cincinnati, Ohio, Etats-Unis, ce Rabbin, probablement le plus savant de ce pays, m'adressa la communication suivante.

„AU PASTEUR D. M. CANRIGHT.—CHER MONSIEUR,—Les faits n'admettent aucune démonstration logique. Ce sont des questions de perception ou de tradition. Le Sabbat judaïque est, quant au temps spécial, une affaire de tradition, dont tout le peuple d'Israël, depuis Moïse jusqu'à nous, rend témoignage sans contredit.

„Il n'y a pas de siècle dans l'histoire authentique, qui ne soit compris dans la tradition judaïque. D'où il résulte qu'on pourrait tout aussi bien soutenir que le dimanche n'est pas le premier jour de la semaine, ou le troisième jour après la crucifixion, ou encore que la Bible hébraïque n'est pas la littérature des anciens Juifs, ou nier tout autre fait, que d'affirmer que les Juifs ont oublié l'ordre des jours, lorsque le Sabbat était pour eux un jour si sacré.

Si quelqu'un raisonne contre un fait de perception ou de tradition (telle est la règle), il doit prouver que la dite perception ou tradition est fausse. Dans ce cas, il doit prouver quand et où les Juifs ont oublié l'ordre des jours et la computation du temps.

„Les Juifs n'ayant pas de noms pour les jours de la semaine, les désignèrent par les mots 1er, 2me, etc., jusqu'au Sabbat. Si dans une localité quelconque où ils ont été dispersés depuis l'an 800 av. J.-C., ils avaient oublié de compter, d'autres, habitant une autre ville l'auraient fait, et un différend se serait élevé entre eux concernant le véritable Sabbat. Mais l'histoire ne parle d'aucune discussion de cette nature. Depuis Esdras jusqu'en l'an 70 ap. J.-C., le corps appelé d'abord „La Grande Synagogue," et ensuite, „Le Sanhédrin," a existé à Jérusalem; et depuis cette époque jusqu'en l'an 300 ap. J.-C., il a existé en Jamania, Ushah, ou Tibériade. Ce corps a annoncé le calendrier chaque année, dans une succession régulière, à tous les Juifs du monde. Ensuite une autre autorité est venue, celle de l'académie babylonnienne, depuis l'an 200 jusqu'à l'an 1000 après Christ, toujours en succession régulière. Quand les Juifs pourraient-ils avoir oublié le Sabbat? Ces personnes soutiennent une absurdité. Recevez, etc. ISAAC M. WISE.

En considérant soigneusement ces faits, le lecteur conviendra avec le savant Rabbin que c'est une absurdité de prétendre que le Sabbat ait jamais été perdu.

Environ deux ou trois siècles après Christ, les chrétiens commencèrent à considérer le premier jour de la semaine comme un jour sacré. Au bout de peu de temps, cette pratique devint presque universelle parmi les chrétiens. La chrétienté est maintenant divisée en trois grandes branches, savoir, l'église grecque, comptant 66,000,000, l'église catholique, comptant 170,000,000, et les églises protestantes, comptant 88,000,000, formant un nombre total de 324,000,000.

Toutes ces églises se sont toujours accordées et s'accordent encore pour enseigner que le dimanche est le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection, et que le samedi est l'ancien Sabbat du septième jour. Personne n'avait jamais pensé à contester ce fait jusqu'à dernièrement, où on trouve qu'il n'existe aucune preuve en faveur de la sainteté du premier jour. Voilà donc trois cent vingt-quatre millions de témoins qui, par leurs hymnes, leurs prières, leurs sermons, leurs livres, leurs coutumes et toutes leurs traditions, enseignent que le dimanche est le premier jour de la semaine, et le samedi, le septième.

Les mahométans, et longtemps avant eux les Sarrasins, adoptèrent le sixième jour pour leur Sabbat. Au nombre d'environ 160,000,000, ils gardent encore tous le vendredi. Gilfillan, dans *The Sabbath*, p. 369, dit: «Avant Mahomet, les Sarrasins gardaient leur Sabbat le vendredi, et après eux, Mahomet et ses disciples adoptèrent cette coutume.» Le Rév. Robt. Morris, qui a voyagé en Palestine et qui a écrit d'une manière si étendue sur la Terre-Sainte confirme aussi le même fait. Voyez *The Holy Land* pour janv., 1871. Ici de nouveau nous avons encore cent soixante millions de témoins, attestant que les jours de la semaine ont été correctement gardés.

Toutes les lois de la chrétienté reconnaissent que le dimanche est le premier jour de la semaine, et le samedi, le septième. Ainsi la loi concernant le dimanche, dans l'état d'Iowa, Etats-Unis, se lit ainsi: «Si le premier jour de la semaine, communément appelé le Sabbat, quelqu'un est trouvé engagé dans une querelle ou une lutte,» etc.

Prenez un almanach de famille, et il nous enseignera cette même vérité, si universellement reconnue, savoir, que le samedi est l'ancien septième jour. Regardez votre almanach, et voyez si le dimanche n'est pas désigné par le premier jour de la semaine, et le samedi, par le septième ou dernier jour.

NICODÈME VENANT A CHRIST.

PREMIER ARTICLE.

LA grande autorité que Jésus avait manifestée dans le temple, en condamnant les pratiques des dignitaires juifs fut amplement commentée par les pharisiens, les sacrificateurs et les anciens. Son air majestueux, les accents de sa voix, l'irrésistible puissance qu'il avait exercée sur la multitude, tout était propre à porter un grand nombre d'entre eux à croire qu'il était en vérité le Messie qu'ils avaient si longtemps attendu, et qu'ils souhaitaient si ardemment de voir.

Une portion des Juifs avaient toujours craint de s'opposer à un homme qui semblait posséder quelque puissance remarquable et qui paraissait être sous l'influence de l'Esprit de Dieu. De nombreux messages avaient été donnés à Israël par la bouche des prophètes. Toutefois, quelques-uns de ces saints hommes de Dieu avaient été mis à mort à l'instigation des conducteurs d'Israël, parce qu'ils avaient dévoilé les péchés de ceux qui étaient en autorité. La captivité des Juifs chez une nation païenne était leur châtiment pour avoir refusé d'être repris de leurs iniquités, méprisé les avertissements de Dieu, et continué à pratiquer leurs péchés.

Au temps de Christ, les Juifs déplorèrent la position humiliante qu'ils occupaient sous la domination romaine, et condamnèrent leurs ancêtres pour avoir lapidé les prophètes qui avaient été envoyés vers eux pour les corriger. Néanmoins, les sacrificateurs et les anciens nourrissaient dans leurs cœurs l'esprit qui les aurait poussés à commettre les mêmes crimes.

Les dignitaires du temple consultèrent ensemble concernant la conduite de Jésus, et pour décider comment ils devaient agir à son égard. Nicodème, l'un d'entre eux, conseilla la modération, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs actes. Il déclara que, si Jésus était véritablement investi d'autorité de la part de Dieu, il y aurait du danger à rejeter ses avertissements et les manifestations de sa puissance. Il ne pouvait pas le considérer comme un imposteur, ni se joindre au reste des pharisiens pour se moquer de lui. Il avait lui-même vu et entendu Jésus, et son esprit était grandement préoccupé à son égard. Il étudiait avec diligence les rouleaux de parchemin contenant les prophéties concernant la venue du Messie. Il recherchait ardemment la vérité sur ce sujet, et plus il cherchait, plus il était fortement convaincu que cet homme était celui dont les prophètes avaient parlé. Si Jésus était véritablement le Christ, alors ce temps était réellement dans l'histoire du monde, et surtout dans l'histoire de la nation juive, une époque remplie d'importants événements.

Après avoir purifié le temple profané par les vendeurs et les changeurs, Jésus passa la journée suivante tout entière à guérir les malades et à soulager les affligés. Nicodème avait vu avec quelle tendre compassion il avait accueilli les pauvres et les opprimés, et avait répondu à leurs besoins. Avec la tendresse d'un père envers des enfants souffrants, il avait opéré des guérisons et consolé les cœurs affligés. Aucun de ceux qui venaient vers lui avec des suppliques ne se retiraient de sa présence sans avoir été soulagés. Les mères étaient réjouies de voir leurs petits enfants recouvrer la santé, et les pleurs et les gémissements faisaient place aux accents de la louange. Toute la journée, Jésus avait donné des instructions au peuple inquiet et curieux, raisonnant avec les scribes, et faisant taire par la sagesse de ses paroles les contestations des gouverneurs orgueilleux. Après avoir vu et entendu ces choses merveilleuses, et avoir sondé les prophéties qui désignaient Jésus comme étant le Messie promis, Nicodème n'osait pas douter qu'il fût envoyé de Dieu.

Lorsque la nuit vint, Jésus, fatigué par un travail si long et si continu, chercha la retraite et le repos sur le Mont des Oliviers. Ce fut là que Nicodème le trouva et désira s'entretenir avec lui. C'était un homme riche et honoré des Juifs. Il était renommé dans tout Jérusalem pour sa richesse, sa science, sa bienfaisance, et surtout pour sa libéralité pour entretenir le temple et ses services. Il était aussi un des membres influents du conseil national. Toutefois lorsqu'il se trouva en la présence de Jésus, une agitation et une timidité étranges s'emparèrent de lui, quoiqu'il essayât de les dissimuler sous un air de calme et de dignité.

Il tâcha de faire paraître comme étant un acte de condescendance de sa part, que lui, savant gouverneur, sollicitât une entrevue avec un jeune étranger, à une heure de la nuit aussi avancée. Il l'aborda par ces paroles conciliantes: «Maître, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne saurait faire les miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui.» Mais au lieu de répondre à cette salutation flatteuse, Jésus arrêta sur son interlocuteur, son regard calme et scrutateur, comme s'il lisait au plus profond de son âme; puis d'une voix douce et grave, il parla et révéla la véritable condition de Nicodème. «En vérité, en vérité, je te dis, que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.»

En entendant ces paroles, le pharisien put à peine contenir sa surprise. Il comprenait en partie ces paroles de Jésus, car il avait entendu Jean-Baptiste prêcher la repentance et le baptême, et aussi la venue de celui qui baptiserait du Saint-Esprit. Depuis longtemps, Nicodème sentait qu'il y avait un manque de spiritualité parmi les Juifs, et qu'ils étaient dans une grande mesure mus dans leurs actions par la bigoterie, l'orgueil et l'ambition mondaine. Il avait espéré voir un meilleur état de choses lorsque le Messie viendrait. Mais il attendait un Sauveur qui établirait un trône temporel à Jérusalem, qui rassemblerait la nation juive sous son étendard, et subjuguerait le pouvoir romain par la force des armes.

Ce savant dignitaire était un pharisien strict. Il s'était enorgueilli de ses bonnes œuvres et de sa grande piété. Il considérait que sa vie journalière était parfaite devant Dieu, et il fut effrayé d'entendre Jésus parler d'un royaume trop pur pour qu'il pût y entrer dans sa condition actuelle. Son esprit lui inspira des craintes; toutefois il éprouva de l'irritation par l'application directe de ces paroles à son propre cas, et il répondit comme s'il les avait comprises dans leur sens le plus littéral: «Comment un homme peut-il naître quand il est vieux?»

Mais Jésus répéta avec emphase: «En vérité, en vérité, je te dis que, si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.» Nicodème ne pouvait plus se méprendre sur le sens des paroles de Jésus. Il savait très-bien qu'il faisait allusion au baptême d'eau et à la grâce de Dieu. La puissance du Saint-Esprit transforme l'homme entièrement. C'est cette transformation qui constitue la nouvelle naissance.

Un grand nombre de Juifs avaient reconnu Jean comme un prophète envoyé de Dieu, et avaient été baptisés par lui du baptême de la repentance, tandis qu'il leur enseignait ouvertement que son œuvre et sa mission avaient pour but de préparer le chemin devant Christ, la lumière supérieure et d'achever l'œuvre qu'il avait commencée. Nicodème avait médité sur ces choses, et était maintenant sous la conviction qu'il se trouvait en la présence de Celui qui avait été prédit par Jean.

Jésus lui dit: «Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'a dit: Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut; et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit.» Ici Jésus cherche à pénétrer Nicodème de la nécessité positive de l'influence de l'Esprit de Dieu sur le cœur humain, pour le purifier et pour le préparer au développement d'un caractère juste. «Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphèmes.» Cette source du cœur étant purifiée, ce qui en découle devient pur. E. G. WHITE

—CELUI qui bénit Dieu pour chaque bienfait qu'il reçoit de lui, n'a plus de temps pour se lamenter.

LES SIGNES DES TEMPS

'Heureux ceux qui font ses commandements'

BALE (SUISSE), MARS 1880.

JAMES WHITE, J. N. ANDREWS, URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

LA PREMIÈRE RÉSURRECTION.

La première résurrection est présentée dans Apoc. 20 : 4–6. Elle a lieu au commencement des mille ans, six fois mentionnés dans six versets consécutifs, dans Apoc. 20 : 2–7. Durant cette période de 1000 ans, ceux qui ont part à la première résurrection s'unissent à Christ dans le jugement des méchants. Apoc. 20 : 4; 1 Cor. 6 : 1–3; Dan. 7 : 22. Une autre résurrection est présentée dans Apoc. 20 : 5, où il est dit que le reste des morts ne ressuscitera point jusqu'à ce que les 1000 ans soient accomplis. Ceux qui ne seront pas ressuscités au commencement des mille ans ne seront pas ressuscités avant la fin de cette période. Ainsi nous voyons qu'il y a deux résurrections futures, une au commencement, et l'autre à la fin des 1000 ans.

Mais outre ces deux résurrections ne peut-il pas y en avoir plusieurs autres? Nous répondons, Non. Il ne peut y avoir aucune résurrection *avant* celle que Jean appelle la *première*. Il eut cette vision l'an 96 ap. J.-C. Si une résurrection avait lieu entre le temps où cette vision fut donnée et la résurrection qui aura lieu au commencement des 1000 ans, alors la résurrection que Jean appelle la première résurrection ne serait pas la première, mais la seconde. Mais lorsque l'Esprit de Dieu donna cette vision à Jean, il choisit ce terme pour désigner la résurrection qui aura lieu au commencement des 1000 ans, et cette expression *première résurrection* montre avec certitude qu'aucune résurrection ne la précèdera.

Il ne peut y avoir aucune résurrection pendant les 1000 ans, car l'Esprit de Dieu dit de ceux qui n'auront pas été ressuscités au commencement de cette période, qu'ils ne ressusciteront pas avant que les mille ans soient accomplis. Mais cela prouve que lorsque les mille ans seront accomplis, le reste des morts ressuscitera. Il y a donc une première et une seconde résurrection. Il n'y aura point de résurrection avant la *première*, et il ne peut point y en avoir après la seconde; car à la seconde, ceux qui sont laissés à la première résurrection ressusciteront, ou selon l'expression de Jean, c'est «le *reste* des morts» qui revivront à la fin des 1000 ans.

Nous avons ce fait important clairement établi: Il y aura deux résurrections futures, séparées par la période de mille ans. A la première résurrection, ceux-là seulement qui sont «bienheureux et saints» seront ressuscités. Apoc. 20 : 6. A la seconde résurrection, tous les injustes sortiront de la poussière, car le reste des morts ressuscitera Verset 5. La première résurrection aura lieu au commencement des 1000 ans, mais à quelle époque les 1000 ans commenceront-ils? Nous pouvons répondre à cette question en mentionnant un fait important. Ceux qui appartiennent à Christ seront ressuscités d'entre les morts au son de la dernière trompette lorsqu'il descendra du ciel. 1 Thess. 4 : 16, 17; 1 Cor. 15 : 21–23, 51, 52. Puisqu'il n'y a que deux résurrections futures, la résurrection qui aura lieu à la venue de Christ doit être, ou celle qui doit arriver au commencement des mille ans, ou celle qui aura lieu à la fin de cette période. Mais à la résurrection qui aura lieu à la venue de Christ, les justes seulement ressusciteront, ce qui sera le cas pour la première résurrection, tandis qu'à la résurrection devant avoir lieu à la fin des 1000 ans, tous les injustes ressusciteront. Il est donc certain que les 1000 ans commencent à la venue de Christ; car la résurrection qui aura lieu à la venue de Christ est la même que celle que Jean appelle la première résurrection, et il est impossible qu'elle soit la même que la résurrection qui aura lieu à la fin de cette période.

Mais puisqu'il est vrai que ceux seulement qui sont «bienheureux et saints,» seront ressuscités à la première résurrection. (Apoc. 20 : 6.), est-il certain que *tous* ceux qui sont bienheureux et saints auront part à cette résurrection? Le verset 4 n'implique-t-il pas l'idée que les martyrs seulement ressusciteront à la première résurrection? Nous répondons que, si le nombre est limité aux martys, il doit, par le même raisonnement, être limité à une classe particulière de martyrs, car ce verset parle de ceux qui ont été décapités, mais il ne mentionne nullement ceux qui ont été brûlés sur les bûchers, ou déchirés par les bêtes sauvages, ou lapidés, ou jetés dans la mer, ou de ceux qui sont morts de faim dans les prisons ou qui ont été tués à petit feu dans les tortures de l'inquisition. Mais dans le cas des martyrs, une classe est prise pour la totalité; ceux qui ont été décapités représentent tous ceux qui ont été mis à mort à cause de Christ. Toutefois les martyrs ne constituent pas la seule classe de personnes qui auront part à la première résurrection. Le verset 4, traduit littéralement, présente tous les justes qui sont morts. Il devrait se lire ainsi: «Et je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, et QUICONQUE [grec *καὶ ὅτινες*] n'avait point adoré la bête.» etc.

Le Docteur Bloomfield, dans son Nouveau Testament grec, et Mr Elliot, dans son commentaire sur l'Apocalypse, attirent l'attention sur le fait que la traduction littérale de ce verset, telle que nous venons de la donner, montre qu'outre la classe des martyrs il est fait mention d'une seconde classe de personnes devant avoir part à la première résurrection, savoir, tous ceux qui n'ont pas adoré la bête. Et ces deux classes *renferment* réellement tous ceux qui sont morts en Christ, ou peut-être nous devrions dire que ces deux classes *représentent* tous les martyrs et tous les autres qui sont morts en Christ.

Nous pouvons encore établir ainsi le cas: La première clause du verset 4 présente ceux qui auront part avec Christ dans le jugement. Mais nous savons d'après 1 Cor. 6 : 2, 3; Dan. 7 : 22, que tous les saints y prendront part. La première clause d'Apoc. 20 : 4 se rapporte donc à tous les saints, tandis que la seconde et la troisième clause présentent deux classes représentatives, savoir ceux qui ont été décapités, et ceux qui n'ont pas adoré la bête.

Ainsi la première résurrection est celle à laquelle seront ressuscités tous ceux qui sont «bienheureux et saints,» et elle doit conséquemment avoir lieu à la venue de Christ, car, «les morts en Christ» ou «ceux qui lui appartiennent» seront ressuscités à son avénement. 1 Cor. 15 : 23; 1 Thess. 4 : 16, 17. Certainement si ceux qui appartiennent à Christ sont ressuscités à son avénement, tous ceux qui ont part à la première résurrection doivent ressusciter à ce moment-là. Nous voyons donc qu'à la résurrection qui doit avoir lieu à la venue de Christ, tous les saints ressusciteront, et que la résurrection est la même que celle qui doit avoir lieu au commencement des 1000 ans. La résurrection du reste des morts à la fin de cette période n'est donc nulle autre résurrection que celle de ceux qui sont morts dans leurs péchés.

C'est donc avec la plus stricte convenance de langage que la Bible désigne ces deux résurrections par des noms différents. L'une est appelée la résurrection de vie; l'autre, la résurrection de condamnation. Jean 5 : 29. (Trad. de Martin.) L'une est la résurrection des justes; l'autre est la résurrection des injustes. Actes 24 : 15; Luc 14 : 14. L'une est appelée la meilleure résurrection, ou première résurrection; l'autre est la résurrection du reste des morts. Hébreux 11 : 35; Apoc. 20 : 4–6. La première est la résurrection à laquelle Paul cherchait à parvenir, et à laquelle tous les saints seront jugés dignes d'avoir part. Phil. 3 : 11; Luc 20 : 35. Ceux qui auront part à l'autre résurrection se réveilleront pour des opprobres et une infamie éternelle. Dan. 12 : 2. Ceux qui auront part à la première résurrection s'uniront à Christ dans l'œuvre du jugement, et cet honneur est promis aux saints en général, ce qui indique que la première résurrection se rapporte à tous les justes morts. Apoc. 20 : 4; 1 Cor. 6 : 3; Dan. 7 : 22.

Ainsi nous avons montré qu'il y aura deux résurrections; l'une sera celle des justes à la venue de Christ; l'autre, celle des injustes, 1000 ans plus tard. Mais à cela on objecte que tous les morts seront ressuscités au même moment, parce que Christ dit (Jean 5 : 28, 29) que le temps où l'heure (grec *ὥρα*) vient que tous ceux qui sont dans les sépulcres sortiront. Mais en rapport immédiat avec cette déclaration, Christ emploie ce même mot grec que nous traduisons par *heure* ou *temps*, pour représenter la dispensation entière de l'évangile, savoir, la période de plus de 1800 ans. Ainsi il dit à la femme samaritaine que le temps venait qu'ils n'adoreraient le Père ni à Samarie, ni à Jérusalem. Et il ajouta que le temps venait et était déjà venu que les vrais adorateurs adoreraient le Père en esprit et en vérité. Jean 4 : 21–23. De nouveau il dit (Jean 5 : 25) que le temps vient et qu'il est *déjà venu* que les morts entendraient la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'auront entendue vivront. Ce temps avait commencé au temps de Christ, et il n'est pas encore terminé. Nous pouvons donc bien comprendre que l'*heure* ou *temps* de Jean 5 : 28 s'accorde parfaitement avec la déclaration d'Apoc. 20 : 4–6, qui enseigne qu'il s'écoulera une période de 1000 ans entre les deux résurrections. Après la seconde résurrection, Satan assemblera tous les méchants en une grande armée contre la cité de Dieu. La famille humaine ne sera alors qu'une immense assemblée; tous les justes seront dans la cité, et tous les méchants l'entoureront. Alors le feu descendra du ciel sur les injustes et les dévorera.

PENSEES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 11 : 1–6.

LES DEUX TÉMOINS.

VERSETS 1, 2. „Alors on me donna une canne semblable à un bâton à mesurer; et l'ange s'étant présenté, il me dit: Lève toi, et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent. Mais laisse le parvis qui est hors du temple, et ne le mesure point, car il est abandonné aux gentils; et ils fouleront aux pieds la sainte cité pendant quarante-deux mois."

NOUS avons ici la continuation des instructions que l'ange avait commencé à donner à Jean dans le chapitre précédent; d'où il résulte que ces versets, proprement parlant, appartiennent au chapitre dix, et ne devraient pas en être séparés par la division actuelle. Au dernier verset du chap. 10, l'ange donna à Jean, comme représentant de l'église, une nouvelle mission. En d'autres termes, nous avons dans ce verset, ainsi que nous l'avons déjà montré, une prophétie du message du troisième ange. Maintenant suit un témoignage montrant quelle doit être la nature de ce message. Il se rapporte au temple de Dieu dans le ciel, et a pour but de préparer une classe de personnes pour adorer dans ce temple. Le temple ici ne peut signifier l'église; car l'église est présentée en rapport avec ce temple, comme étant «ceux qui y adorent.» Le temple est donc le temple littéral dans le ciel, et les adorateurs, la véritable église sur la terre. Mais il va sans dire que ces adorateurs ne doivent point être mesurés dans le sens de déterminer la hauteur et la circonférence de chacun d'eux, en mètres et en centimètres; ils doivent être mesurés comme *adorateurs*; et le caractère ne peut être mesuré qu'au moyen de quelque modèle de droiture, savoir par une loi ou une règle d'action. Nous sommes ainsi amenés à conclure que les dix commandements, la règle donnée par Dieu pour mesurer la conduite des hommes, «le devoir entier de l'homme,» sont compris dans la canne à mesurer, placée par l'ange entre les mains de Jean; cette prophétie a été exactement accomplie, car sous le troisième message les dix commandements ont été mis entre les mains de l'église. C'est là la règle par laquelle les adorateurs de Dieu sont maintenant mis à l'épreuve.

Ayant vu ce qui est entendu par l'action de mesurer ceux qui adorent dans le temple, nous allons plus loin, et nous demandons: Qu'est-ce que mesurer le temple? Pour mesurer un objet quelconque, il est nécessaire que nous examinions attentivement cet objet. Ainsi l'appel fait à Jean de se lever et de mesurer le temple de Dieu, est certainement un ordre prophétique donné à l'église, pour lui commander d'accorder un examen spécial au sujet du temple ou du Sanctuaire. Mais comment le temple doit-il être mesuré par la mesure donnée à l'église? Nous ne pourrions point le faire par les dix commandements seulement. Mais nous le faisons par le message. D'où nous concluons que la canne à mesurer, considérée comme un tout, est le message spécial maintenant donné à l'église, message qui embrasse toutes les vérités particulières à ce temps-ci, et qui comprend les dix commandements. Par ce message, notre attention a été attirée sur le temple céleste, et c'est par son moyen que la lumière et la vérité sur ce sujet ont été mises au jour. C'est ainsi que nous mesurons le temple et l'autel, ou le ministère en rapport avec le temple, l'œuvre et la position de notre grand Souverain Sacrificateur; et nous mesurons les adorateurs par cette portion de la canne à mesurer qui a rapport au caractère; savoir, par les dix commandements.

«Mais laisse le parvis qui est hors du temple.» Ces paroles semblent vouloir dire: L'attention de l'église est maintenant dirigée vers l'intérieur du temple et au service qui y a lieu. Les choses concernant le parvis sont maintenant d'une moins grande importance. Le parvis est abandonné aux Gentils. Voici comment nous prouvons que le parvis se rapporte à cette terre: Le parvis est le lieu où étaient immolées les victimes dont le sang devait être porté dans le Sanctuaire. La victime véritable, Christ, devait mourir dans le parvis véritable; aussi mourut-il sur le mont Calvaire en Judée. Après que les Gentils ont ainsi été introduits, l'attention du prophète est attirée sur le grand trait caractéristique de l'apostasie des Gentils, représentée par la sainte cité foulée aux pieds par les Gentils pendant quarante-deux mois, c'est-à-dire durant la période de la suprématie papale Le prophète voit ensuite la condition de la Parole de Dieu, de la vérité et de l'église pendant ce temps-là. Ainsi par une transition facile et naturelle, nous sommes reportés en arrière, vers le passé, et une nouvelle série d'événements attirent notre attention.

Verset 3. „Mais je donnerai à mes deux témoins le pouvoir de prophétiser durant douze cent soixante jours, étant vêtus de sacs."

Ces jours représentent la même période que les quarante-deux mois du verset précédent et se rapportent à la période du triomphe de la papauté. Durant ce temps-là, les témoins sont couverts de sacs, c'est-à-dire environnés d'obscurité, et Dieu leur donne le pouvoir de soutenir leur témoignage au travers de cette période lugubre et sombre. Mais par qui, ou par quoi ces témoins sont-ils représentés?

Verset 4. „Ce sont les deux oliviers, et les deux chandeliers, qui sont toujours en la présence du Seigneur de la terre."

Ce verset est une allusion évidente à Zach. 4 : 3–6, où il est expliqué que les deux oliviers représentent la Parole de Dieu; et David rend ce témoignage: «La connaissance de tes paroles illumine,» et «Ta parole sert de lampe à mon pied, et de lumière pour mon sentier.» Ps. 119 : 105, 130. Le témoignage écrit est plus fort que le témoignage oral. Jésus déclare des Ecritures de l'Ancien Testament: «Ce sont elles qui rendent témoignage de moi.» Jean 5 : 39. Dans cette dispensation, il dit que ses œuvres rendent témoignage de lui. Par quel moyen rendent-elles témoignage de lui? Depuis le temps où ses disciples qui avaient été personnellement en rapport avec lui quand il était sur la terre ont disparu de la scène de ce monde, ses œuvres ont rendu témoignage de lui-même par le moyen du Nouveau Testament, car c'est là seulement qu'elles sont racontées. Cet évangile du royaume, ainsi que Jésus le déclara lui-même, sera prêché par toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations, etc.

Ces déclarations et ces conditions sont suffisantes pour soutenir la conclusion que l'Ancien et le Nouveau Testament, dont

l'un fut donné dans une dispensation, et l'autre dans une autre, sont les deux témoins de Christ.

Verset 5. „Et si quelqu'un veut leur nuire, il sortira de leur bouche un feu qui dévorera leurs ennemis; car si quelqu'un veut leur nuire, il faut qu'il soit tué de cette manière."

Nuire à la Parole de Dieu, c'est s'opposer à son témoignage, le corrompre, et en détourner le peuple. C'est cette classe de personnes qui agissent ainsi, que le feu sortant de la bouche des deux témoins dévorera, ce qui signifie que le jugement du feu est prononcé dans la Parole de Dieu contre de telles personnes. Elle déclare que leur portion sera à la fin dans l'étang de feu et de soufre. Mal. 4:1; Apoc. 20:15; 22:18, 19. etc.

Verset 6. „Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne pleuve point pendant qu'ils prophétiseront; ils ont aussi le pouvoir de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toute sorte de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront."

Dans quel sens ces témoins ont-ils le pouvoir de fermer le ciel, de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies? Elie ferma le ciel afin qu'il ne plût pas pendant trois ans et demi, mais il le fit par la parole de l'Eternel. Moïse, par la parole de l'Eternel, changea les eaux de l'Egypte en sang. Et de la même manière que ces jugements rapportés dans le témoignage des Ecritures ont été accomplis, de même aussi toute menace et tout jugement prononcé par elles contre un peuple quelconque, seront sûrement accomplis. «Toutes les fois qu'ils le voudront.» Toutes les fois que des jugements sont inscrits sur ces pages sacrées comme devant avoir lieu, ils arriveront infailliblement. Le monde réalisera un exemple de cette prophétie, lorsque les sept dernières plaies tomberont sur la terre.

Nous continuerons ce sujet dans notre prochain numéro. U. S.

L'ASPERSION N'EST POINT LE BAPTÊME.

DANS plusieurs numéros de notre journal nous avons examiné la question du baptême. Nous avons vu que le Nouveau Testament a beaucoup à dire sur ce sujet, et que ce fait constitue le baptême un devoir très-important. Le Nouveau Testament présente le baptême comme étant le premier devoir public après la foi et la repentance. Le Sauveur le présente comme étant une condition de salut. «Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé.» Marc 16:16. C'est un des actes nécessaires pour obtenir la rémission des péchés. Actes 2:38.

Le baptême fut prêché par Jean-Baptiste, lorsqu'il préparait le chemin pour la manifestation de Christ. Le Sauveur fut baptisé par lui, et il paraît très-certain que les apôtres de Christ furent aussi baptisés par Jean. Le baptême fut pratiqué par les apôtres pendant le ministère de Christ. Lorsque le Sauveur, après sa résurrection, donna aux apôtres la mission d'aller par tout le monde, il leur commanda de baptiser aussi bien que de prêcher (Matth. 28:19; Marc 16:16), et nous avons dans le livre des Actes le récit de plusieurs cas où le baptême fut administré. Dans les épîtres apostoliques, le baptême est présenté comme un devoir important, et comme une ordonnance, ayant pour but de graver dans l'esprit certaines grandes vérités.

Dans le dernier de cette série d'articles sur le baptême, nous avons vu que le baptême a pour but de représenter l'ensevelissement et la résurrection de Christ, et de commémorer ces événements durant la dispensation évangélique. En rapport avec ces faits, le baptême lui-même est représenté comme étant un ensevelissement et une résurrection. C'est une ordonnance qui ne peut être administrée que par le moyen de l'eau. Jean baptisait dans le Jourdain; il baptisait aussi à Enon où il y avait beaucoup d'eau. Après que Christ eut été baptisé, il remonta hors du Jourdain, ce qui implique qu'afin d'être baptisé, il y était descendu. Lorsque l'eunuque fut baptisé par Philippe, tous deux descendirent dans l'eau et tous deux remontèrent hors de l'eau.

Or, ces faits sont tous compatibles les uns avec les autres. Ils montrent que le baptême est un ensevelissement et une résurrection, et qu'il ne peut être administré que là où il y a assez d'eau pour cet ensevelissement. Mais nous allons maintenant considérer le fait important que ce qui, de notre temps, est appelé le baptême, ne ressemble en aucune manière à cette ordonnance, que nous avons étudiée partout dans le Nouveau Testament. On ne va pas maintenant vers des rivières, des lacs ou des étangs pour administer cette ordonnance; on ne descend pas dans l'eau, et on n'en remonte pas; et dans aucun des cas où l'on dit administrer le rite du baptême, on ne voit qu'on soit enseveli par le baptême, excepté dans le cas de ceux qui adhèrent encore au baptême selon la Bible. Un rite bien différent a usurpé la place du baptême et s'est emparé de son nom. Le ministre fait aspersion d'eau sur la tête, et appelle cela le baptême, toutefois cette action ne ressemble nullement à l'ordonnance présentée dans le Nouveau Testament. Le mot grec rendu par baptiser signifie simplement immerger. Les Grecs ont un verbe qui signifie littéralement asperger. C'est le verbe rantizo. Mais le Saint-Esprit n'a point employé ce mot pour désigner l'acte enjoint par cette ordonnance. S'il l'avait fait, voici quel aurait été l'ordre de Christ à ses apôtres: Allez et enseignez toutes les nations, les aspergeant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Mais au contraire le mot baptizo qui signifie immerger, a été choisi par le Saint-Esprit, et il est facile de comprendre que si l'on veut obéir à ce commandement, il faut descendre dans l'eau et y être enseveli dans la ressemblance de l'ensevelissement de Christ.

Comment donc se fait-il que l'aspersion ait presque universellement remplacé le baptême? La réponse est directe et simple. L'église de Rome a changé cette ordonnance, et toutes les églises protestantes qui sont sorties directement de l'église de Rome ont continué de pratiquer l'aspersion au lieu de retourner à l'ancien rite du baptême. Il n'y a que quelques siècles que l'église catholique a abandonné l'immersion. Lors de sa visite à Pise et à Rome, l'auteur de ces lignes vit des baptistères qui avaient été construits pour pratiquer le baptême par immersion. Ces monuments subsistent encore. Le baptistère de Pise est un édifice splendide qui peut contenir une multitude de personnes. Il possède de grands fonts pour l'immersion. Cet édifice fut construit il y a environ 600 ans. Lorsque l'église de Rome abandonna l'immersion, elle laissa subsister ces immenses fonts baptismaux comme ornement de l'église, car c'est un très-bel édifice; mais elle fit pratiquer sur le haut du mur de ces fonts, une petite cavité, assez grande pour contenir de l'eau pour asperger le peuple. Ainsi, dans la providence de Dieu, il subsiste dans ce baptistère, des fonts où le baptême par immersion était pratiqué avant le changement de ce rite, et sur le côté de ces fonts, il s'en trouve d'autres pour y pratiquer l'aspersion qui a pris la place de l'immersion. Ce bâtiment fut érigé avant que l'église de Rome eût changé l'ordonnance du baptême. Mais le changement eut lieu avant la Réforme protestante, et les protestants qui ont apporté l'aspersion de l'église de Rome, cherchent maintenant à prouver que l'aspersion est le baptême selon l'Ecriture. Le baptistère dont j'ai parlé se voit près de la tour penchée de Pise, et mérite beaucoup plus d'être visitée que cette fameuse tour.

Lecteur, avez-vous jamais été baptisé? Si vous ne l'avez pas été, c'est votre premier devoir de l'être. Peut-être avez-vous été aspergé, mais ce n'est pas là le baptême. Vous excusez-vous de remplir ce devoir, en alléguant la coutume dominante? Que vous importe? Pour vous, suivez Christ. «Si vous m'aimez,» dit Christ. «gardez mes commandements.» Mais, dites-vous peut-être: «Il y a plusieurs années que je fais profession de religion, et j'aurais honte d'être baptisé maintenant.» Quoi! n'avez-vous pas assez longtemps négligé votre devoir, et la patience de Dieu n'a-t-elle pas assez longtemps été exercée envers vous? Mais vous dites peut-être qu'il n'est pas nécessaire d'être baptisé pour être sauvé. Par cela vous voulez dire que vous pouvez être sauvé tout en négligeant ce devoir, et que si vous pouvez être sauvé en méprisant ce devoir, vous n'avez pas l'intention de l'accomplir. Ne pouvez-vous pas voir qu'il y a dans votre cœur de la rébellion contre Dieu et que vous n'êtes nullement disposé à accomplir un devoir quelque peu désagréable, que vous osez négliger. Si Dieu introduisait dans le ciel, des hommes animés d'un *tel* esprit, le ciel serait rempli de rébellion. Le premier devoir de tout pécheur, c'est de se repentir et de croire en Christ; ensuite leur devoir est d'être baptisé, et ceux qui jusqu'à présent ont négligé ce devoir, ne doivent pas le négliger plus longtemps.

LE SETIÈME JOUR, OU UN SEPTIÈME JOUR.

UN ami nous envoie un article écrit contre le devoir de commémorer le jour de repos du Créateur. Il nous prie de remarquer les arguments contenus dans cet écrit, et c'est ce que nous allons faire.

L'auteur de cet article commence en avouant que le Sabbat eut son origine à la création, lorsque Dieu bénit le septième jour et le sanctifia. Gen. 2:2, 3. Il dit que Dieu fit cela pour enseigner aux hommes à mettre à part ce jour pour lui. Or, cela est en vérité la base de notre argument pour l'observance perpétuelle du septième jour. Il fut institué par Dieu lorsqu'il créa l'homme. Il fut donc fait pour toute la race, et non pas simplement pour les Juifs qui n'existèrent que 2000 ans plus tard. Cette institution eut donc son origine en rapport immédiat avec l'institution du mariage (Voyez Gen. 2), et ces deux institutions furent établies pour l'homme. Marc 2:27; 1 Cor. 11:9. L'une et l'autre étaient également sacrées devant Dieu lorsqu'il donna la loi morale, car il donna le quatrième commandement comme sauvegarde du jour qu'il avait sanctifié, et le septième commandement pour protéger l'institution du mariage. Puisque le septième jour fut sanctifié tandis que l'homme était encore dans le Paradis dans son état d'innocence, il s'ensuit que l'observance de ce jour n'est point un joug de servitude, mais un devoir sacré. L'importance du Sabbat peut être exprimée dans une seule phrase: C'est le mémorial de la création des cieux et de la terre.

Mais puisque cet écrivain a admis ces faits importants, comment continue-t-il d'échapper à leur juste force? Comment se fait-il qu'au lieu de sanctifier le septième jour, il soutient que ce jour doit être employé aux affaires ordinaires de la vie, et que *nous devons honorer au lieu du sep* tième, un jour que Dieu n'a jamais sanctifié? Voici la réponse: Dans la première déclaration qu'il fait, il mélange l'erreur avec la vérité de telle manière à lui permettre d'éluder tout ce que Dieu commande dans cette institution, et de maintenir toutefois l'apparence de l'obéissance. Il appelle le Sabbat «l'institution *d'un* jour de repos après six jours de travail.» Pourquoi parle-t-il de cette manière lorsque la Bible n'emploie jamais un tel langage? Cette forme d'expression est employée dans le but de tromper. C'est un essai pour donner l'idée que Dieu ne sanctifia aucun jour défini, toutefois le langage de la Bible est aussi défini que possible. Dieu employa les six premiers jours à l'œuvre de la création. Le premier septième jour, Dieu se reposa de toute son œuvre. Quand il se fut reposé ce jour-là, il bénit le septième jour et le mit à part pour un saint usage. Cet acte fut celui par lequel il sanctifia le deuxième septième jour, et chaque septième jour subséquent se succédant régulièrement, comme le mémorial de son repos le premier septième jour du temps.

Mais cet écrivain cherche à rendre cet acte vague et indéterminé. Dieu ne sanctifia pas le septième jour, mais il sanctifia «un jour de repos après six jours de travail.» S'il avait sanctifié le septième jour défini, le jour de repos serait toujours le dernier de la semaine, c'est-à-dire qu'il serait toujours le même jour de la semaine que celui auquel Dieu se reposa. Mais s'il a sanctifié «un jour de repos après six jours de travail» ne signifiant par là aucun jour en particulier, on peut faire que ce jour soit un jour quelconque de la semaine, selon la volonté de l'homme. De cette manière les hommes, par leur ruse et leur artifice, ont fait servir le premier jour de la semaine auquel Dieu commença son œuvre, à remplacer le mémorial de son repos du septième jour. Tout cela est fait en changeant l'expression *«le* septième jour» en un terme si vague qu'il peut être appliqué au premier jour de la semaine.

Quand il y avait de l'apostasie en Israël, et que la majorité suivait Bahal, les adorateurs du Dieu d'Israël disputèrent avec les Bahalims. Ils dirent: Il est écrit, «Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul.» Matth. 4:10. Et ils soutinrent que ce passage signifiait que Jéhovah seul devait être adoré. Mais les Bahalims auraient pu répondre, d'après la manière de cet écrivain: Ce passage signifie simplement que nous devons tous adorer un être suprême, et c'est ce que nous faisons dans le culte de Bahal. La controverse existait sur la question de savoir si le commandement était défini, ou indéfini, et il en est de même concernant le septième jour. Si le premier commandement est indéfini il n'est pas difficile de substituer Bahal à Jéhovah; si le quatrième commandement est indéfini, il est également facile de substituer le premier jour au septième. Dans l'un et l'autre cas, ceux qui se permettent de telles libertés pensent être des modèles d'obéissance.

Ainsi notre ami, après s'être efforcé de changer le septième jour «en premier jour» semble n'avoir nullement conscience du péché qu'il y a dans une telle conduite, et il cite Deut. 8:3, qui dit que l'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme s'il obéissait à cette parole, tandis que, de propos délibéré, il change le quatrième commandement.

Ensuite il met en doute que le Sabbat ait été observé depuis Adam jusqu'à Moïse. Il suffit de dire que Dieu mit à part le septième jour pour un saint usage, aussitôt qu'il se fut reposé ce jour-là. Pour le mettre à part, il était nécessaire qu'il dît à Adam que ce jour ne devait être employé qu'à un saint usage. Adam vécut près de 1000 ans, de sorte que ce commandement dut être connu de tout le monde dans cette génération. Nous lisons qu'Hénoc et Noé marchèrent avec Dieu (Gen. 5:24; 6:9), et qu'Abraham garda les commandements de Dieu. Gen. 26:5.

Il cite Deut. 5:15 pour montrer que les Israélites ne pouvaient pas garder le Sabbat en Egypte. Ce passage n'affirme point cela. Dieu emploie le même langage concernant le devoir des son peuple envers le veuves et les orphelins. Deut. 24:17, 18. Cela ne signifie pas qu'ils n'eussent pu agir avec justice envers de telles personnes lorsqu'ils étaient en Egypte, mais cette allusion à leur délivrance du pays d'Egypte, est un appel à ce que Dieu avait fait pour eux, comme mobile pour les porter à obéir.

Cet écrivain parle de la chute de la manne (Ex. 16) comme étant l'époque à laquelle les Hébreux commencèrent à prendre un intérêt spécial dans le Sabbat. Ils avaient des motifs pour le faire. Dieu leur envoyait du pain du ciel pendant six jours. Il n'en envoyait point le septième jour. Il conservait de la manne qui tombait le sixième jour pour nourrir son peuple le septième jour, tandis que dans n'importe quel autre cas, elle se corrompait si on la gardait jusqu'au lendemain. Ici Dieu opéra trois miracles par semaine ou 156 par an. Il fit donc pendant la période de 40 ans, en tout 6240 miracles désignant tous le septième jour défini, et prouvant tous que ce jour-là et nul autre est le Sabbat.

Cet écrivain dit ensuite que les Juifs par leurs traditions firent du Sabbat un joug de servitude. En cela, il y a quelque vérité, mais il ne mentionne pas le fait que Christ, pendant tout le temps de son ministère, consacra beaucoup de temps à séparer ces traditions du Sabbat, et à rétablir le Sabbat à sa véritable place, comme étant une institution miséricordieuse. Il cite Actes 15:10 qui parle de la loi cérémonielle comme d'un joug trop lourd, qu'on ne pouvait porter, et il applique cela à la loi morale!

Mais il dit que les chrétiens n'ont pas supprimé l'institution primitive d'un jour de repos sur sept. Ici il se sert de la grande erreur par laquelle il a commencé: Le Sabbat n'est pas le septième jour, mais un jour sur sept, jour qui peut être le premier jour

de la semaine tout aussi bien que le dernier! Et c'est ce qu'il va maintenant soutenir. Toutefois il dit que la loi n'est pas abolie, et cependant il vient de l'appeler un joug de servitude que l'on ne peut porter! Mais si la loi de Dieu n'a pas été abolie, alors le quatrième commandement est toujours obligatoire, et le septième jour est toujours le mémorial de la création. Ex. 20: 8-11.

Mais il dit que les chétiens ont mis à part le premier jour de la semaine pour commémorer la résurrection de Christ. Si cela était vrai, il ne s'ensuivrait pas que le septième jour ne dût pas être observé comme étant le mémorial de la création selon le quatrième commandement. Cela ajouterait un mémorial, mais ne détruirait pas celui qui existe déjà dans la loi de Dieu. Mais il est faux que les apôtres miren à part le premier jour pour commémorer la résurrection. Ils n'ont pas pu mettre à part ce jour sans en faire mention. Ils n'ont pas pu le consacrer à la mémoire de la résurrection sans déclarer le fait. Mais ils gardent un silence absolu sur cette consécration. Ils ne désignent jamais ce jour-là par aucun nom sacré. Dans le premier chapitre de l'Apocalypse, Jean parle du jour du Seigneur, mais il n'applique point ce terme au premier jour. Ce ne fut qu'environ 200 ans après Christ que ce terme est appliqué au premier jour. Mais le Père et le Fils ont tous les deux réclamé le septième jour comme leur appartenant. Esa. 58: 13; Marc 2: 28.

La résurrection de Christ eut lieu le lendemain du Sabbat, mais il n'est distingué d'aucune autre manière. Matth. 28: 1; Marc 16: 1,2, 9; Luc 23: 56; 24: 1. Mais les apôtres ne se réunirent-ils pas pour commémorer la résurrection le premier soir après cet événement? Jean 20: 19. Non, ils prenaient simplement leur repas du soir, et Christ, quand il vint vers eux, les reprit parce qu'ils ne croyaient pas à sa résurrection. Marc 16: 14. Cela eut lieu à la fin du premier jour, et si la réunion à laquelle Thomas fut présent, eut lieu précisément une semaine après ce temps-là, c'était le soir, à la fin du premier jour; car le jour commence et finit au soir (Voyez Gen. 1), et le soir commence au coucher du soleil. Deut. 16: 6; Marc 1: 32.

Mais cet écrivain dit qu'il importe fort peu que ce jour ait été changé par les apôtres ou par le pape, car ce n'est pas une question de salut. Il ne se soucie nullement de la volonté de Dieu exprimée dans sa loi, parce qu'il peut être sauvé en la transgressant! Mais si des hommes possédant une telle disposition d'esprit étaient introduits dans le ciel, ils en corrompraient la sainte atmosphère. Ils désobéiraient à Dieu toutes les fois qu'ils l'oseraient! Telle est la manière dont cet écrivain voudrait vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu! Parce que les pharisiens se confiaient en l'obéissance extérieure et négligeaient l'œuvre intérieure dans le cœur, Christ les condamne, et cet écrivain suppose qu'à cause de cela, Christ dispense les hommes de l'obéissance extérieure! Il n'en est pas ainsi: Dieu réclame l'une et l'autre. Parce que Christ dit que le Sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le Sabbat, il suppose que les hommes ont le droit d'employer le Sabbat comme il leur plaît! Mais Paul parle précisément de la même manière concernant le mari et la femme. 1 Cor. 11: 9. Et d'après ce raisonnement le mari peut traiter sa femme comme il lui plaît! Combien un tel argument est faux et méchant! Le Fils de l'homme est Maître du Sabbat, non point pour le détruire, mais pour le défendre, et les violateurs du quatrième commandement auront à rendre compte à Dieu pour leur transgression.

La résurrection de Christ ne doit-elle pas être commémorée? Oui, certainement. Le Nouveau Testament nous dit comment nous devons le faire. C'est en étant ensevelis avec Christ par le baptême. Rom. 6: 3-5; Col. 2: 12. Cet écrivain pense que si on est né de nouveau, on n'a pas besoin de garder les commandements de Dieu; mais la vérité est que personne ne peut les garder avant d'être né de nouveau, et cela était tout aussi vrai du temps de Moïse que maintenant. La conversion était tout aussi nécessaire avant le temps de Christ que de notre temps. Les œuvres de la chair doivent faire place à celles de l'Esprit et toutes choses doivent être faites nouvelles.

Cet écrivain présente Col. 2 et Rom. 14 pour prouver que le quatrième commandement est aboli. Mais la Bible fait une distinction entre la loi morale donnée dans les dix commandements et la loi cérémonielle consistant en types et en figures, en viandes et en breuvages, en sabbats annuels, en nouvelles lunes et en jours de fête. Le rapport de ce passage avec d'autres montre que Paul parle de l'abolition de la loi cérémonielle avec ses nombreux sabbats annuels et ses fêtes, et qu'il ne parle pas de la loi morale qui contient le Sabbat hebdomadaire de l'Eternel.

Mais à cela il ajoute la déclaration de Paul, qu'il craignait pour ceux qui observaient les jours, les mois, les temps et les années, comme si ces paroles étaient écrites concernant ceux qui gardent le quatrième commandement! Toutefois il sait que nous n'observons point les *années*, ni les *temps*, ni les *mois*, ni même les *jours*, mais simplement le *seul jour* sanctifié par Dieu! Il observe chaque semaine autant de jours que nous; la différence consiste en ce que nous observons le jour que Dieu a commandé, et que lui, garde un jour établi par les hommes. Mais s'il veut lire soigneusement Gal. 4: 9, 10, il verra que les Galates étaient retournés aux choses qu'ils observaient avant leur conversion, savoir aux fêtes païennes, et non point aux jours de la loi cérémonielle. C'était là la cause de la grande inquiétude de Paul à l'égard des Galates.

L'écrivain nous accuse de juger les autres. Cela n'est pas vrai: nous montrons quel est le devoir de l'homme, selon la Bible, mais nous le laissons pour être jugé par Dieu. Il dit que nous désirons être des docteurs de la loi, quoique nous ne comprenions pas ce que nous enseignons. Quel crime avons-nous commis, qu'il parle ainsi de nous? C'est parce que, avec l'apôtre Jacques, nous disons (chap. 2: 8-12) que celui qui transgresse un seul commandement est coupable comme s'il les avait tous violés. Il dit que nous plaçons de lourds fardeaux sur les hommes et qu'il ne voudrait pas toucher du bout du doigt notre responsabilité. Mais nous gardons les commandements, et nous enseignons les hommes à les observer, et Christ a promis de bénir ceux qui agiraient ainsi; tandis que cet écrivain transgresse les commandements, et enseigne les hommes à faire de même, et Christ a condamné une telle conduite. Matth. 5: 17-19.

L'écrivain dit: «Il y a deux christianismes: celui que Dieu a donné, et celui que les hommes ont fait; il y a deux églises: celle que les apôtres ont fondée, et celle que le monde a construite.»

Le christianisme qui vient de Dieu dit: «C'est en ceci que consiste l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements.» 1 Jean 5: 3. Le christianisme qui vient de l'homme annule les commandements de Dieu pour garder les traditions des anciens. Matth. 15: 6. La véritable église de Christ gardera les commadements de Dieu et la foi de Jésus. Apoc. 14: 12.

Correspondance.

EUROPE SEPTENTRIONALE.

LA mission dans cette partie de l'Europe est en voie de progrès. Un grand nombre de portes sont ouvertes pour la proclamation du dernier message. Je donne un extrait de quelques rapports écrits pour notre journal *Tiderness Tegn*. Frère Tockzelius écrit de Storfors, Suède:

«CHERS FRÈRES DE CHRISTIANA,—Ma visite au milieu de vous a été pour moi à la fois encourageante et profitable, et je désire aussi exprimer ma reconnaissance pour les instructions du *Tiderness Tegn*. Je suis encore prédicateur au service de la Société d'Ansgar. A mon retour de la Norvége, des plaintes furent portées au comité missionnaire à mon sujet. Je fus accusé d'avoir reçu les doctrines adventistes qui étaient, disait-on, très-dangereuses. Ils m'avertirent de me désister de telles vues si je désirais rester avec eux. Je fus appelé devant un conseil, et le résultat fut que les membres du conseil furent d'un accord unanime pour me garder comme prédicateur. L'un des membres les plus influents prit ma défense et insista à dire que la doctrine adventiste n'était pas tellement dangereuse.

«Depuis ce temps-là j'ai essayé, soit dans la prédication, soit dans la conversation de présenter la vérité présente qui m'est devenue très-chère, ce qui a soulevé une grande agitation et beaucoup d'opposition. Un grand nombre de personnes étudient la vérité, et quelques-unes l'aiment. Un ministre nommé Erikson a reçu la vérité et il la prêche. Je l'ai entendu plusieurs fois, et j'ai été réjoui de l'entendre proclamer hardiment la foi. La question du Sabbat préoccupe beaucoup d'esprits.

«En Suède la liberté religieuse est bien limitée; mais quelques-uns des hommes les plus éminents de notre pays ont l'intention de faire un appel au gouvernement pour changer la loi à cet égard. Priez pour nous, chers frères, afin que le Seigneur nous aide. N'oubliez pas cela.»

Ce frère fut baptisé ici l'été dernier. Frère A. Bjork écrit d'Amot, Suède:

«Je dois vous dire, cher frère, que dans cette localité le Seigneur a amené cinq personnes à l'observance de son saint Sabbat, et nous espérons beaucoup de quelques autres. J'ai quelquefois prêché la vérité et j'ai distribué beaucoup de traités depuis que je vous ai vu à Christiana, et un mouvement a été produit. On dit que Matteson m'a détourné de la bonne voie; mais un grand nombre de ceux qui s'opposaient à moi ont changé d'opinion après avoir lu nos traités, et ils reconnaissent que nous prêchons la Parole de Dieu, et enseignons la vérité.

«Le Seigneur a travaillé pour nous. Un colporteur, nommé Johansen, a étudié nos livres, et maintenant il li nos traités dans la congrégation au lieu de faire une prédication.»

Frère L. G. Olsen a trouvé quelques observateurs du Sabbat à Uppland, et un bon nombre étaient intéressés à la vérité. Il a prêché trois fois dans la salle de réunion des Baptistes, et il a trouvé une porte ouverte pour annoncer l'évangile. Quelques personnes désirèrent être baptisées. Il s'efforce maintenant de répandre la vérité aux environs de Söderhamn.

Depuis mon dernier rapport, frère K. Brorson a prêché dans neuf ou dix localités. Les réunions sont bien fréquentées. Quelques personnes ont reçu la vérité. Les frères à Drouninglund ont bon courage et travaillent diligemment à la propagation de la vérité. Frère Kristensen, le conducteur de leur église, lui a aidé. Il prêche aussi, selon que son temps le lui permet. Frère B. est reconnaissant envers Dieu pour la santé et la grâce qu'il lui accorde pour proclamer la vérité.

A Christiana et dans les environs, la cause avance. La question du Sabbat est en Norvége un sujet du plus grand intérêt. Les colporteurs et ceux qui travaillent à la distribution des traités disent que ce sont les traités sur la question du Sabbat qui sont le plus recherchés. Un mouvement pour l'observation du dimanche, assez semblable à celui qui s'est produit en Amérique, commence en Norvége. Lorsque le Sabbat fut d'abord proclamé, cela épouvanta les partisans du dimanche. Une société pour l'observation du dimanche fut formée. Cette société essaye autant que possible de faire légaliser l'obligation de l'observance du dimanche. Leur missionnaire et principal conducteur a tenu une série de réunions ayant pour but de s'opposer aux doctrines des Adventistes du Septième Jour; ensuite il est allé dans les plus grandes villes d'un bout à l'autre de la Norvége pour travailler en faveur de l'observation du dimanche, et pour informer le peuple qu'il était venu un homme d'Amérique qui prêchait qu'il faut observer le septième jour; qu'il avait opéré un grand mouvement, mais que son influence était dangereuse et devait être évitée.

Ce même missionnaire a assisté aux réunions de l'Alliance Evangélique en Suisse, et a travaillé avec zèle en faveur du dimanche. Ensuite il est revenu et a donné des conférences sur ce sujet dans la maison des missions des luthériens qui se trouve tout près de la nôtre. Nous espérons que quelques-uns des anciens amis du Sabbat en Suisse feront bientôt ce qu'ils pourront pour le Sabbat de l'Eternel. Ces mouvements sont du plus grand intérêt à la lumière de la prophétie, et nous n'oublions pas d'appeler sur ces choses l'attention de nos amis de l'Europe septentrionale.

Cette semaine, la dernière de l'année 1879, a été excessivement remplie. Jeudi et vendredi j'ai prêché six sermons. Nos amis ont apporté un présent de Noël de la valeur d'environ fr. 160. (Je prêche maintenant dans deux salles dans différents endroits). Sabbat dernier j'ai prêché un sermon, et le soir, sur la demande des Good Templars, j'ai donné une conférence; l'après-midi, nous avons eu une école du Sabbat intéressante. Dimanche j'ai fait trois discours et nous avons tenu une école du dimanche. Cette école a été commencée dernièrement, et elle compte soixante-treize membres. Elle promet des fruits. Le lundi a été un jour rempli d'occupations. Mille signatures de traités ont été imprimées. Le journal doit être imprimé d'un côté mardi. Lundi soir, nous avons eu un exercice de chant. Mardi soir, a eu lieu une réunion où tous pouvaient prendre part, concernant l'école du Sabbat et l'école du dimanche. Il y avait deux cent vingt-cinq personnes. Je leur ai parlé de l'état actuel de la cause. Nous avons eu des exercices intéressants dans l'école du Sabbat. Chaque dimanche soir, de quatre à cinq cents personnes environ fréquentent régulièrement les réunions. La vérité gagne du terrain sûrement. Mardi, j'ai fini d'écrire pour le journal. Aujourd'hui, le dernier jour de l'année, nous avons lu des épreuves, nous avons environ vingt lettres et d'autres choses à écrire, des comptes à préparer, et des traités à envoyer par la poste.

Ma santé est généralement meilleure qu'elle ne l'a été depuis des années. Que Dieu soit loué pour sa bonté.

J. G. MATTESON.

SOUTHAMPTON, ANGLETERRE.

DEPUIS mon dernier rapport, nous avons organisé une Société Missionnaire nationale britannique pour la distribution des traités. Le pasteur J. N. Loughborough fut élu président de cette société, et Madame A. M. Loughborough fut nommée Sécrétaire-Caissier. Pour le moment nous avons deux districts. Le district N° 1. s'appelle «District de Hampshire.» Le pasteur J. N. Loughborough est directeur de ce district et Madame J. L. Ings remplit l'office de Secrétaire-Caissier et de bibliothécaire. Le district N° 2 s'appelle «District de Somerset.» Frère H. Veysey est directeur de ce district. Les membres actifs de ces deux distribts embrassent pour leur champ d'activité, tout le royaume britannique. Frère Wm. Ings fut choisi pour surveiller l'œuvre de la distribution des publications sur les vaisseaux. Depuis l'organisation de la Société Missionnaire, il se manifeste dans l'église un intérêt croissant pour l'œuvre.

Dimanche dernier eut lieu notre premier baptême. en Angleterre. Six candidats furent ensevelis sous l'eau. Nous avons encore douze personnes qui demandent le baptême, Quelques-unes seront baptisées Sabbat prochain. Nous avons construit des fonts baptismaux à Ravenswood.

Le 26 février, j'espère commencer des réunions à Taunton, Somerset. Dans différentes parties du royaume, la population manifeste un intérêt croissant pour lire nos publications, et nous avons aussi plusieurs correspondants très-intéressants. Nous avons distribué des publications dans ce port à un grand nombre de Français, d'Allemands et d'Italiens. Qu'il est bon d'avoir des publications dans chacune de ces langues différentes! Nous prions chaque jour que le Seigneur veuille bénir tous nos efforts pour faire parvenir sa vérité précieuse à «plusieurs peuples, nations, et hommes de diverses langues et à plusieurs rois.» Que Dieu veuille particulièrement bénir l'œuvre de la mission à Bâle.

J. N. LOUGHBOROUGH.

11 février, 1880.

ITALIE.—Nous sommes réjouis d'apprendre que nos chers frères de Naples, quoique isolés, demeurent fidèles à la vérité, et cherchent à avancer dans le chemin qui conduit à la vie. Ils nous écrivent qu'ils s'efforcent de répandre autour d'eux la lumière de la vérité présente et que plusieurs personnes sont intéressées à ces choses, et désirent obéir à Dieu. Nos publications y sont reçues et lues avec plaisir.

TURQUIE.—Notre frère Bertola qui a visité cette contrée nous écrit concernant nos frères de la Roumanie. Nous donnons un extrait de sa lettre:

«Dans mes voyages, j'ai eu l'occasion d'aller plusieurs fois à Pitesti, où j'ai été heureux de trouver un bon nombre de chrétiens qui suivent avec foi les commandements du Seigneur. Quoique isolés et sans relations avec les autres dénominations chrétiennes, ils sont avec nous en esprit, et régulièrement, chaque vendredi soir, et chaque samedi, ils se réunissent pour adorer Dieu.

«Deux sœurs ont été baptisées, et il y a d'autres personnes très-bien disposées. Tous ces frères ont montré un grand désir de s'instruire davantage dans la vérité présente, et nos assemblées ont été bénies. Ils ne calculent pas si la méditation dépasse l'heure usuelle, et plusieurs fois à onze heures du soir, nous étions encore réunis, et le matin à peine étaient-ils levés que nous recommencions l'étude de la Parole de Dieu, et nous continuions ainsi toute la journée, au moins quand j'étais présent. Ils me faisaient beaucoup de questions sur plusieurs passages sur lesquels ils avaient besoin de lumière. La difficulté majeure est de se faire comprendre, pour qui ne connaît pas le roumain. Ils parlent aussi turc et allemand, mais je parlais français, et un frère qui connaît cette langue traduisait.

«J'ai été l'objet des soins et de l'affection chrétienne de ces chers frères. Quand je suis parti, tous m'ont embrassé et m'ont recommandé de les visiter souvent, ou au

moins de leur écrire, et de saluer de leur part tous les frères qui ont une même foi qu'eux. Ils m'ont chargé de leur dire qu'en Roumanie aussi il existe des témoins de la vérité du dernier message, et que partout où l'on se soumet à la Parole, l'Esprit du Seigneur se révèle et tous éprouvent les mêmes consolations et parlent le meme langage, qui est celui de l'action de grâces envers notre Père céleste, le Père des miséricordes qui nous a régénérés par sa volonté et par la Parole de la vérité.»

A LA JEUNESSE.

UN AUTRE COMMANDEMENT.

UN nouveau pasteur, Mr N., était attendu dans le district, et comme tous les ministres logeaient habituellement chez frère W. et sa femme, ces derniers firent tous les préparatifs nécessaires pour lui faire une réception cordiale. Ces bonnes gens pensaient que, de ce côté-là, la religion consistait à faire le plus grand étalage possible; en conséquence le salon fut mis en ordre, un bon feu fut allumé, et la cuisine, remplie de gâteaux, de poulets et de toute espèce de mets délicats en préparation pour le souper. Pendant que Mr W. était sorti pour chercher du bois, il vit venir un homme à pied, d'une apparence très-simple mais paisible, et vêtu d'habits assez ordinaires. Il s'approcha de Mr W. et lui demanda quelle distance il y avait jusqu'au village voisin. Mr W. lui répondit qu'il y avait trois milles (environ une lieue). Ayant très-froid il demanda la permission d'entrer pour se chauffer. D'assez mauvaise grâce la permission fut accordée et tous deux entrèrent dans la cuisine. La femme lança des regards furieux à cet intrus importun, car l'étranger portait des bottes de cuir de vache, un vieux chapeau, et un habit râpé mais proprement raccommodé. A la fin elle lui donna une chaise près du fourneau dans le four duquel cuisaient de bons gâteaux pour le nouveau pasteur, qui était attendu de moment en moment, car il devait prêcher le lendemain à l'église à un mille ou deux de là.

Après s'être chauffé, l'étranger se prépara à partir, mais le temps devint inclément, et son appétit étant excité par l'odeur des viandes, il demanda quelques rafraîchissements avant de recommencer sa course jusqu'au village par un froid si rigoureux. Cette demande déplut à Mme W., cependant après avoir consulté avec son mari, elle mit sur une vieille table un morceau de lard froid et du pain, et d'un air quelque peu refrogné elle lui dit de manger. La nuit approchait, et des paroles significatives furent lancées en la présence de l'étranger pour lui donner à entendre qu'il ferait mieux de partir car il y avait encore une bonne lieue jusqu'au village.

Le frugal repas terminé, le voyageur remercia ses hôtes pour leur hospitalité, et ouvrit la porte pour partir. Mais le ciel était couvert de nuages et annonçait qu'un orage allait éclater.

—Vous dites qu'il y a une bonne lieue jusqu'à D.?

—Oui, répondit froidement Mr W. Je vous l'ai dit tout d'abord, et vous auriez dû continuer votre chemin comme un homme prudent. Vous auriez pu y arriver avant la nuit noire.

—Mais j'avais froid et faim, et je serais tombé en défaillance par le chemin.

La manière dont ces paroles furent dites toucha quelque peu le cœur du fermier.

—Vous m'avez permis de me chauffer, et vous m'avez donné à manger, ce dont je suis reconnaissant. Voulez-vous maintenant montrer un nouvel acte de bienveillance à un voyageur dans un pays étranger qui peut s'égarer et périr de froid s'il continue son chemin dans une telle obscurité?

La forme particulière de cette requête, et la manière dont elle fut prononcée empêchèrent le fermier de dire non.

—Entrez et asseyez-vous, répondit-il, en désignant la cuisine, et j'en parlerai à ma femme.

Et Mr W. entra dans le salon où était préparée la table pour le souper, couverte d'une nappe d'une blancheur éclatante, sur laquelle étaient arrangés soigneusement les services de porcelaine fine, ornée de fleurs bleues, que la fermière ne sortait que pour les occasions particulières.

De longues bougies placées sur la table éclairaient la chambre et un bon feu pétillait au foyer.

—Cet individu n'est donc pas encore parti? demanda Mme W. Elle avait entendu sa voix lorsqu'il était rentré dans la cuisine.

—Non, et pensez donc qu'il nous demande de lui laisser passer la nuit ici.

—Vraiment, nous ne ferons rien de semblable. Nous ne pouvons pas avoir des gens comme lui chez nous. Où pourrait-il coucher?

—Pas dans la meilleure chambre, même si Mr N. ne venait pas.

—Certainement non!

—Mais vraiment, Jane, je ne vois pas comment nous pouvons le renvoyer. Il n'a pas l'air robuste, et il y a une grande lieue d'ici au village.

—C'est trop, vraiment, il aurait dû partir, tandis qu'il faisait encore jour, et ne pas s'attarder jusqu'à ce que la nuit soit venue.

—Nous ne pouvons pas le renvoyer, Jane, il ne faut pas y penser. Il faut qu'il couche quelque part.

—Mais où le mettrons-nous?

—Il a l'air respectable, et il n'y a rien dans son extérieur qui puisse nous faire présumer qu'il soit un malhonnête homme. Nous pourrions lui faire un lit sur le plancher.

Quand Mr W. retourna à la cuisine, où l'étranger s'était assis devant le feu, il l'informa qu'il avait décidé de le laisser passer la nuit chez lui. L'étranger prononça quelques paroles de remerciments, puis devint silencieux et pensif. Bientôt après la fermière, abandonnant tout espoir de l'arrivée de Mr N., servit le souper, qui consistait en café, gâteau chaud, et poulet rôti. Lorsque tout fut sur la table Mme W. conféra un instant avec son mari pour savoir s'il serait convenable de ne pas inviter l'étranger à souper avec eux. Il est vrai qu'il avait eu du pain et du lard autant qu'il en pouvait manger, mais puisqu'il allait passer la nuit, cela paraîtrait trop inhospitalier de se mettre à table sans l'inviter à souper avec eux. Ainsi, faisant de la nécessité une vertu, ils l'invitèrent avec bonté à prendre place à table. L'invitation fut acceptée sans cérémonie; Mr W. rendit grâces avant le repas, puis le café fut servi, la viande découpée, etc.

Il y avait à table un beau petit garçon de six ans qui avait été préparé et vêtu de ses meilleurs habits en l'honneur du ministre. Charles égayait la maison par son babil enfantin, et ce n'était pas sans un orgueil mutuel que les parents se plaisaient à faire parade de leur enfant, même devant leur humble convive qui avait particulièrement remarqué le petit garçon.

Viens, Charley, dit Mr W., en se renversant sur sa chaise quand le repas fut terminé, ne peux-tu pas réciter le joli cantique que maman t'a appris dimanche passé?

Sans se faire prier davantage, Charley commença et récita très-correctement deux ou trois versets d'un cantique de camp-meeting qui était alors très-populaire.

—Maintenant récite-nous les commandements, Charley, dit la mère, satisfaite de l'exécution de son fils.

Et Charley les récita promptement.

—Combien y a-t-il de commandements? demanda le père.

L'enfant hésita, et regardant l'étranger qui était assis à côté de lui, il lui dit d'une manière innocente:

—Combien y en a-t-il?

L'étranger réfléchit quelques instants, puis, comme s'il n'était pas sûr, il dit:

—Il y en a onze, n'est-ce pas?

—Onze! s'écria Mme W. sans cacher sa surprise.

—Onze? répéta son mari, d'un ton de reproche plutôt que d'étonnement. Est-il possible, monsieur, que vous ne sachiez pas combien il y a de commandements? Combien y en a-t-il, Charley? Viens, dis-le moi, mon enfant, tu le sais bien, sans doute.

—Dix, répondit l'enfant.

—C'est bien, mon fils, répondit Mr W. en regardant l'enfant avec un sourire d'approbation. C'est bien, il n'y a pas un enfant de son âge à quatre lieues à la ronde qui ne puisse vous dire qu'il y a dix commandements.

—Avez-vous jamais lu la Bible, monsieur? demanda-t-il à l'étranger.

—Quand j'étais jeune garçon je la lisais quelquefois. Mais certainement je pensais qu'il y avait onze commandements. Ne vous trompez-vous pas en disant qu'il n'y en a que dix?

Sœur W. ne put cacher son étonnement, et levant les mains, elle s'écria:

—Le croirait-on? Une telle ignorance de la Bible!

Mr W. ne répondit pas, mais il se leva et se dirigea vers une tablette où était placé le saint livre. Il le posa sur la table devant lui, et l'ouvrit au chapitre où sont écrits les dix commandements.

Là, dit-il, en plaçant le doigt sur la preuve de l'erreur de l'étranger, là, voyez par vous-même.

Puis le fermier alla de l'autre côté de la table, et regardant par dessus l'épaule de l'étranger, il lui dit:

—Là, voyez-vous?

Oui, je vois, répondit-il, et toutefois il me semble qu'il y en a onze, je l'ai toujours cru ainsi.

—N'est-il pas écrit dix? demanda Mr W. d'un ton impatient.

—Oui certainement.

—Eh bien! que voulez-vous de plus? Ne pouvez-vous pas croire la Bible?

—Oh! oui, je crois la Bible, et pourtant je suis sous l'impression qu'il doit y avoir onze commandements. Un commandement n'a-t-il pas été ajouté quelque part?

C'en était trop pour frère et sœur W. Ils sentaient qu'une telle ignorance des choses sacrées était impardonnable. On fit à l'étranger une longue morale dans laquelle il fut admonesté, exhorté et menacé de l'indignation divine. Après avoir tout écouté, il demanda modestement s'il pouvait avoir la Bible pour la lire pendant une heure ou deux avant de se coucher. Cette requête lui fut accordée avec plus de plaisir qu'aucune des précédentes.

Bientôt après le souper l'étranger fut conduit dans la petite chambre haute, accompagné de la Bible. Avant de le laisser seul, le fermier sentit qu'il était de son devoir de l'exhorter à s'occuper des choses spirituelles, et il le fit de la manière la plus sérieuse pendant dix ou quinze minutes. Mais il lui semblait que ses paroles ne faisaient pas beaucoup d'impression sur son hôte; enfin il le quitta en déplorant son endurcissement et son ignorance.

Le lendemain matin l'étranger descendit, et rencontrant Mr W. il lui demanda d'avoir la bonté de lui prêter un rasoir, car il voulait raser sa barbe qui ne lui donnait pas un air attrayant. Le fermier satisfit à sa requête.

Nous aurons le culte de famille dans environ dix minutes, dit Mr W., en lui tendant le rasoir et la boîte à savonnette.

A l'heure indiquée, l'étranger assista au culte de famille et s'y conduisit avec respect et convenance. Après le déjeûné, il remercia le fermier et sa femme pour leur hospitalité, et après avoir pris congé d'eux, il continua son voyage.

Dix heures sonnèrent, et Mr N. n'était pas arrivé. Mr et Mme W. partirent pour se rendre à la réunion, ne doutant point d'y trouver le nouveau pasteur. Mais ils furent désappointés. Un bon nombre de gens étaient dans la salle de la réunion et un assez grand nombre en dehors, mais le ministre n'était pas arrivé.

—Où est Mr N. s'écrièrent une douzaine de voix tandis qu'une foule entourait le fermier.

—Il n'est pas encore arrivé? Quelque chose l'a sans doute retenu. Mais je l'attends encore, et vraiment je comptais le trouver ici.

Il faisait froid, et après avoir attendu dehors un certain temps, Mr W. étant complétement transi, résolut d'entrer, et de sa place ordinaire, qui était près d'une fenêtre, veiller l'arrivée du ministre. Pour la même raison, d'autres suivirent son exemple, et bientôt la petite salle fut remplie. Le fermier qui se retournait chaque fois que quelqu'un entrait, ne fut pas peu surpris de voir son hôte de la veille entrer dans la salle, et s'avancer lentement le long du bas-côté, regardant à droite et à gauche comme s'il cherchait une place vacante. S'avançant toujours il entra finalement dans l'espace clos par une balustrade et monta en chaire, ôta son vieux pardessus gris et s'assit.

Au même instant Mr W. était à ses côtés.

—Il ne faut pas vous asseoir ici, dit-il d'un ton excité, en posant la main sur son bras. Descendez et je vous montrerai une autre place.

—Merci, répondit calmement l'étranger. Je suis très-bien ici. Et il resta immobile.

Mr W. à la fois vexé et embarrassé, redescendit dans l'intention d'appeler à son aide un des frères «en office» pour forcer cet homme à descendre du lieu qu'il profanait. Mais pendant qu'il le faisait, l'étranger se leva, ouvrit le cantique et d'une voix claire et sonore qui fit tressaillir jusqu'au bout des doigts frère W., il indiqua le cantique qui commence par ces paroles.

«Seigneur, accorde-nous la grâce de nous aider mutuellement et de porter les croix les uns des autres.»

Après que l'étranger eut lu l'hymne entière et eut répété les deux premières lignes, l'assemblée se tint debout. C'était ordinairement frère W. qui entonnait. Il essaya cette fois, mais il commença sur une autre mesure. Découvrant son erreur, il changea de mesure, mais ne réussit pas mieux. Un frère qui connaissait la musique vint à son aide et continua sur un air qui pouvait se chanter sur la mesure du cantique. Après le chant l'assemblée se mit à genoux et le ministre, car personne ne doutait de son véritable caractère, adressa au trône de grâce une fervente et éloquente prière. La lecture d'un chapitre de la Bible suivit. Ensuite il y eut un profond silence. Chacun attendait le texte que le ministre se préparait à annoncer.

Pendant un instant on aurait pu entendre voler une mouche. Puis, d'une voix harmonieuse et sonore qui remplit la chambre, le prédicateur prononça son texte:

«Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre.»

Frère W. s'était penché en avant pour écouter, mais en entendant ces paroles il retomba en arrière sur son siége. Voilà le onzième commandement.

Le sermon fut profond, pénétrant, et toutefois touchant et onctueux. Dans ce sermon le pasteur ne dit rien qui pût en aucune manière blesser le frère et la sœur dont il avait reçu l'hospitalité, mais il dit des paroles qui atteignirent leurs cœurs, et qui leur firent douloureusement sentir qu'ils n'avaient pas manifesté envers l'étranger toute la bonté qu'il était en droit d'attendre, d'après les vastes principes d'humanité. Mais ce qui les mortifiait et les humiliait le plus, c'était le sentiment d'avoir traité d'une telle manière le pasteur du district, et pendant tout le service, ils pensaient à cette triste affaire qu'ils voyaient déjà divulguée dans tous les villages des environs.

Enfin le sermon fut terminé, le pasteur donna la cène, puis prononça la bénédiction. Frère W. ne savait quel parti prendre. De sa vie il n'avait été aussi embarrassé. Mr N. descendit de la chaire, mais Mr W. ne s'avança pas à sa rencontre. Comment pouvait-il le faire? D'autres s'assemblèrent autour de leur pasteur, mais lui restait en arrière.

—Où est frère W.? entendit-il enfin demander; c'était la voix du ministre.

—Le voici, dirent deux ou trois personnes qui s'écartèrent pour laisser avancer frère W.

Le pasteur s'avança et lui serrant la main, il lui dit:

—Comment vous portez-vous? frère W., je suis bien aise de vous voir. Et où est sœur W?

Sœur W. s'avança et le pasteur lui serra cordialement la main, avec un air de bienveillance et de satisfaction.

—Je crois que je dois loger chez vous, dit-il, comme si c'était une affaire entendue.

Avant que le frère et la sœur encore couverts de confusion eussent eu le temps de répondre, quelqu'un demanda:

—Comment se fait-il que vous ayez été ainsi retardé? On vous attendait hier soir. Et où est frère R.?

—Frère R. est malade, répliqua Mr N., et j'ai dû venir seul. A cinq milles de là mon cheval céda, et je dus faire le reste du chemin à pied. Mais j'étais si exténué de froid et de fatigue que j'ai vu la nécessité de demander à un fermier, non loin d'ici, de me donner l'hospitalité pour la nuit, et il a eu la bonté de me l'accorder. Je pensais que j'avais encore trois milles à faire pour arriver, mais il paraît que j'étais bien plus près du terme de mon voyage que je ne le supposais.

Cette explication fut satisfaisante pour tous. L'assemblée se dispersa, et le pasteur s'en retourna avec frère et sœur W.

QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON XII.

LE QUATRIÈME ROYAUME.

1. QUELLE partie de la statue représentait le quatrième royaume?

2. Décrivez la bête par laquelle ce royaume est représenté dans la seconde chaîne prophétique?

3. Comment l'œuvre du quatrième royaume est-elle décrite dans l'interprétation du songe de Nébucadnetsar? Dan. 2: 40.

4. Comment est-elle décrite dans l'interprétation de la vision de Daniel? Dan. 7: 19–23.

5. Par quoi la division du royaume était-elle représentée dans la première chaîne prophétique?

6. Par quoi la division est-elle indiquée dans la seconde chaîne prophétique? Chap. 7: 24.

7. Combien de choses Daniel désirait-il surtout connaître? Dan. 7: 19, 20.

8. Quelle était la première de ces choses? La seconde? La troisième?

9. Quelle réponse lui fut-il donné concernant la première de ces choses? Verset 23. Concernant la seconde? Verset 24. Et touchant la troisième? Versets 24, 26.

10. Récapitulez la leçon quatre.

LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), MARS 1880.

ATTENTION.

NOUS appelons l'attention spéciale de nos lecteurs sur l'article de la première et de la seconde page, intitulé «Une visite à Rome.» Quoique cet article soit long, on le trouvera vivement intéressant. Toutefois ce n'est pas simplement à cause du caractère intéressant de cet article que nous l'imprimons, mais à cause des instructions importantes qu'il renferme. Les protestants du XVIe siècle ne doutaient nullement que le romanisme ne fût la grande apostasie prédite par Paul dans 2 Thess. 2; et la papauté, l'homme de péché présenté dans ce chapitre. Mais un grand nombre de protestants du XIXe siècle nient tout cela, et attendent un antichrist personnel qui, pensent-ils, doit accomplir les diverses prédictions de Paul, de Daniel et de Jean. Nous invitons les lecteurs de notre journal à examiner cet important témoignage de Dr. Thompson, afin qu'ils puissent juger qui a raison concernant l'antichrist: les réformateurs du XVIe siècle, ou certains commentateurs de notre siècle.

PENDANT les trois derniers mois, nous avons envoyé environ 5,000 exemplaires de notre journal à de nouveaux lecteurs, et comparativement à ce nombre, nous avons eu peu de retours. Plusieurs personnes nous ont remercié pour les publications qu'elles ont reçues, et quelques-unes se sont déjà abonnées. Nous sommes encouragés dans cet effort. Nous invitons nos amis à nous aider dans la dépense que nécessite cette œuvre importante, surtout dans celle des timbres poste qui s'élève à une somme considérable. Nous recevrons toujours avec gratitude les adresses que nos amis voudront bien nous envoyer.

☞ NE manquez pas de lire soigneusement l'article du pasteur Canright, montrant que le samedi est le véritable septième jour. Le pasteur C. rend ce fait si clair qu'il ne peut rester dans l'esprit aucun doute à cet égard.

☞ Nous espérons que personne ne sera blessé par l'article intitulé «L'Aspersion n'est point le Baptême.» Des faits importants y sont exposés. Que tous ceux à qui il s'adresse en fassent l'application à eux-mêmes, dans la crainte de Dieu.

☞ L'ARTICLE sur «La Première Résurrection» mérite aussi une étude attentive.

☞ Nous avions l'intention d'insérer dans ce numéro un article sur «Le Lac de Feu,» mais à cause du manque de place, nous ne l'imprimerons que dans notre prochain numéro.

☞ FRÈRE Smith commence dans ce numéro une exposition sur les «Deux Témoins.» Ce sujet sera terminé dans notre prochain numéro. Ne manquez pas d'étudier soigneusement ces articles.

NOUS imprimons une lettre importante, de Constantinople concernant la question d'Orient. Elle vaut la peine d'être sérieusement examinée.

AU commencement de la nouvelle année, il nous a semblé nécessaire de régler nos comptes. Un nombre considérable de nos lecteurs nous devaient pour le journal, et nous avons pensé que nous ferions bien d'envoyer à chacun l'état de son compte jusqu'à la fin de l'année courante. Nous n'avons pas fait cela parce que nous ne les croyions pas disposés à payer ce qu'ils nous devaient, mais afin de pouvoir suggérer à chacun, surtout à ceux qui demeurent à l'étranger comment ils pouvaient le faire avec facilité. Nous sommes heureux de pouvoir dire que plusieurs d'entre eux ont répondu à notre appel avec promptitude; nous espérons que personne n'aura été offensé de cette démarche en pensant que nous avons manqué d'égards envers eux, car ce n'est point le cas.

UN bon nombre de nos lecteurs ont exprimé l'opinion que notre journal serait généralement préféré si le format en était plus petit. Dans sa forme actuelle, il n'est pas aussi commode à lire, ni aussi facile à relier que si les pages étaient d'une plus petite dimension. Nous reconnaissons la force de ces suggestions, et nous mentionnerons d'autres raisons d'une grande importance pour nous. Si nous réduisons la grandeur des pages, nous pourrons diminuer le prix de l'abonnement du journal pour en faciliter la circulation, et il sera aussi plus facile pour nous de le faire paraître deux fois par mois, et c'est ce que nous espérons faire bientôt. En vue de ces considérations, nous pensons qu'il y a une probabilité qu'au commencement du cinquième volume, savoir au numéro qui sera imprimé au mois de juillet prochain, le format de notre journal sera plus petit. Nous serons bien aises de savoir la pensée de nos lecteurs concernant cette affaire.

—D. T. B.—Nous n'avons pas reçu l'adresse de J. L. de Newton K., dont vous nous parlez. L'argent ne nous est pas non plus parvenu. Veuillez vous en occuper.

Nouvelles Diverses.

—LONDRES possède 872 églises.

—LA guerre des Zoulous coûta fr. 112,500,000.

—IL y a eu des inondations en Hollande et en Pologne.

—L'Allemagne a reconnu l'indépendance de la Roumanie.

—LA fièvre jaune a éclaté dans plusieurs endroits du Brésil.

—DES inondations désastreuses ont eu lieu en Calabre et en Sicile.

—L'ESPAGNE a besoin d'un nouvel emprunt de 300,000,000 de francs.

—UN grand lac souterrain a dernièrement été découvert en Algérie.

—UNE famine existe actuellement dans dix-sept communes de Naples.

—ON annonce des inondations désastreuses dans la Nouvelle Grenade.

—IL faut pour entretenir l'église de St. Pierre la somme de fr. 150,000 par an.

—FREEMAN, l'auteur du crime de Pocasset, a été envoyé dans un asile d'aliénés.

—ON estime le nombre des Indiens de toutes tribus dans les Etats-Unis à 300,000.

—L'ETAT de l'Alabama, Etats-Unis, produit annuellement plus de 80,000 tonnes de fer.

—LES diamants de la couronne d'Angleterre sont évalués à la somme de fr. 42,500,000.

—ON dit que récemment à San Salvador, un tremblement de terre a causé de grands ravages.

—ON estime que dans les Etats-Unis on consomme chaque jour environ 80 tonnes de papier à lettre.

—ON se souviendra en Angleterre de l'année 1879 comme étant une saison pluvieuse et presque sans soleil.

—IL y a dans le monde 957 tunnels de chemins de fer, dont la longeur totale est de 291 milles, environ 97 lieues.

—LE Golos de St. Pétersbourg annonce la concentration de grandes forces chinoises sur la frontière du Kuldja.

—LE pape a envoyé en Irlande la somme de fr. 10,000 pour soulager ceux qui sont dans la détresse par suite de la famine.

—L'ANGLETERRE et le Portugal ont combiné leurs efforts pour supprimer le trafic des esclaves dans le golfe du Mozambique.

—L'ACCIDENT du pont de la Tay en Ecosse a eu lieu un dimanche, et en conséquence, la ligne calédonienne a défendu le trajet le dimanche.

—UN compte-rendu fait avec le plus grand soin montre que chaque année, environ 3,000,000 de personnes dans le monde meurent de consomption.

—LE premier livre publié en Amérique fut imprimé dans la ville de Mexico, le 13 déc. 1540, et employé par les prêtres espagnols comme un auxiliaire pour convertir les natifs.

—LE „Catholic Review" dit: „On ne peut être bon catholique et être ignorant„ A quoi le "Christian at Work" répond: „Quel nombre immense de mauvais catholiques il doit y avoir!„

—CETTE année, le mois de février contient cinq dimanches. Cette circonstance n'a eu lieu que deux fois auparavant dans notre siècle, savoir: en 1824 et en 1852, et elle n'arrivera pas avant 1920.

—LES missionnaires français à Mossoul donnent des récits navrants des ravages de la famine en Mésopotamie, et dans le Kurdistan, où les chrétiens, les juifs et les mahométans souffrent également.

—M. GLADSTONE annonce que de son siége dans le parlement, il soutiendra un désarmement européen général. On dit que le général Grant et le prince Bismarck croient qu'une telle politique est praticable.

—LE téléphone fonctionne avec succès entre les villes d'Omaha et de St. Louis (Etats-Unis), séparées par une distance de 410 milles (136 lieues). Chaque note chantée à St. Louis s'entend distinctement à Omaha.

—FERDINAND DE LESSEPS est arrivé à Panama, et il a commencé à lever des plans pour le canal proposé. Il croit que dans la France seule, il pourrait trouver deux fois la somme nécessaire à l'exécution de son projet.

—L'HISTOIRE de France pour le siècle passé, mentionne trois femmes qui ont peut-être réalisé plus de splendeur et plus d'amers chagrins que n'importe quelles femmes du monde. Ce sont: Marie-Antoinette, Joséphine et Eugénie.

—ON dit que récemment il y a eu de terribles ouragans dans les îles Philippines, causant de grands dommages à des propriétés et à des chargements. Une canonnière espagnole a fait naufrage; tous ceux qui étaient à bord ont péri.

—UNE depêche venant de Constantinople annonce que le peuple d'Andrinople, est dans une terrible détresse. En un seul jour, 15 personnes sont mortes de faim. Dans quelques cas on a trouvé des morceaux de bois dans la bouche des cadavres.

—ON dit que le jeune homme qui a écrit une lettre de menaces à la reine de Suède, a été libéré par orde du roi, et sa Majesté, rendant le bien pour le mal, va se charger dès maintenant de l'éducation de ce jeune homme, puisqu'il a allégué que c'était le besoin d'argent pour continuer ses études qui l'avait poussé à ce crime.

—LE Lord Mayor de Dublin craint le retour du désastre de 1847, alors qu'une abondance de secours arriva, mais trop tard pour sauver les vies. Il pense que le peuple de Londres ne réalise pas la gravité de la situation, et qu'à moins qu'un prompt secours ne soit envoyé, des milliers de personnes en Irlande mourront de faim.

—DEPUIS 1865, les Indiens dans l'état de Texas, Etats-Unis, ont tué 407 hommes, femmes et enfants; ils en ont blessé 70, enlevé 86 femmes et enfants, dérobé 43,392 pièces de bétail, 20,521 chevaux et mulets, et 2,430 brebis, et ont commis en outre bien d'autres déprédations. Depuis 1874 il y a eu 150 bandes d'Indiens hostiles dans cet état.

—UN ministre congrégationaliste à Londres, Mr Williams, a adressé aux autres ministres de sa dénomination, un pamphlet dans lequel il demande que l'on fasse des prières spéciales pour la conversion du diable. Les HOMMES sont sauvés par le moyen de la prédication; peut-être Mr W. consentira-t-il à aller prêcher au diable. Nous ne serons pas surpris si bientôt on nous annonçait sa conversion.

—L'AGRANDISSEMENT proposé des armées allemandes absorbe maintenant l'attention de l'Europe entière. Un principal officier de Berlin dit que le plan est dirigé uniquement contre la France, et que cette nation devra ou coopérer avec les autres puissances contre le siocialisme ou se battre. La Russie a l'intention de suivre l'exemple de l'Allemagne, et d'augmenter son armée; et l'Autriche a résolu de se mettre sur la défensive en se fortifiant.

—UN homme et son fils, un jeune garçon de 12 ans, ont été récemment trouvés morts dans leurs lits chez eux à Summit, N.J., Etats-Unis. Un examen a prouvé qu'ils avaient été suffoqués par le gaz de charbon, l'un des couvercles du poêle ayant été évidemment ôté pour laisser brûler le feu lentement pendant la nuit. Les portes et les fenêtres étaient fermées et la maison avait été remplie de l'odeur délétère du gaz.

LETTRE DE CONSTANTINOPLE.

LA lettre suivante a été publiée dans le *Chronicle* de Vallejo, Cal., Etats-Unis. Elle a été écrite par un homme instruit, qui observe de près les affaires européennes. Elle est excessivement intéressante.

Constantinople, le 28 nov. 1879.

Dans des circonstances ordinaires, il ne serait pas probable que les lecteurs de votre journal à Vallejo trouvassent un grand intérêt à la politique de Constantinople, mais il se passe des événements ici qui semblent être de nature à amener bientôt des complications qui seront d'un immense intérêt; car tôt ou tard la Turquie doit redevenir le champ de bataille des races et des religions. C'est là que la première collision entre l'Est et l'Ouest doit arriver à son point culminant, collision dont la guerre turco-russe n'était qu'un simple prélude. Car personne ici n'est assez confiant pour imaginer que la question d'Orient fut réglée au Congrès de Berlin, ou que le traité qui en fut le résultat ne fut autre chose qu'un expédient temporaire pour arranger momentanément cette question, et procurer ainsi aux Puissances qui sont particulièrement intéressées à sa solution, l'occasion de former de nouvelles combinaisons. La Russie était épuisée; l'Angleterre n'était pas prête; l'Allemagne craignait le socialisme; la France avait peur de l'Allemagne; l'Autriche était isolée, et tous désiraient ajourner l'heure fatale; car tous envisagent l'avenir avec appréhension et avec effroi, et cependant tous sentent qu'une catastrophe est inévitable, et qu'il est du devoir de chacun de s'y préparer. C'est pourquoi l'Angleterre prend l'île de Chypre et l'Afghanistan; la Russie se met sur la défensive en faisant avancer ses légions dans l'Asie centrale; l'Allemagne et l'Autriche se fortifient par une mutuelle alliance; et la France ménage ses ressources et fait tous ses efforts pour augmenter ses forces pour la défense, ou pour l'attaque au besoin.

En même temps la Turquie, le théâtre sur lequel le grand drame doit se jouer, tombe rapidement en poussière. Son trésor est pauvre au point que dernièrement, il n'y avait pas assez d'argent pour payer la note du boucher, et que ce digne homme, fatigué de ce long crédit, refusa de livrer la provision quotidienne de viande, et le Sultan put se convaincre d'une manière on ne peut plus évidente de la pauvreté de ses ressources. Aujourd'hui nous apprenons que la garnison de Galtipoli est sans rations, et est sur le point de se révolter. Des officiers de l'armée ont été arrêtés pour avoir essayé de gagner honnêtement un peu d'argent en remplissant les fonctions de poseurs d'affiches, se montrant en uniforme dans les rues, quoiqu'ils aient justifié leur conduite en alléguant le fait que leurs femmes et leurs enfants meurent de faim littéralement. Dans les offices publics, les clercs dépendent presque entièrement pour leur entretien des présents qu'on leur fait, et la catastrophe finale ne peut être différée beaucoup plus longtemps. En effet, une révolution est sur le point d'éclater dans le pays! Un sentiment général de mécontentement existe dans toute l'armée et la marine qui n'ont, depuis près de deux ans, reçu aucune paie. Les paysans, musulmans et chrétiens, sont également fatigués d'être accablés d'impôts. A peine ont-ils payé leurs impôts que le gouvernement en lève d'autres, et les sommes versées dans le trésor sont immédiatement saisies par ses nombreux et voraces créanciers. Les banquiers se fatiguent de faire des prêts; car déjà toutes les sources de revenus sont engagées et hypothéquées, et il n'y a plus de sécurité.

En même temps le Sultan a pris l'engagement solennel d'opérer une réforme dans son administration; mais il n'y a point d'argent pour commencer une telle réforme. Il s'est produit dans le Kurdistan une insurrection active que le Gouvernement est impuissant à réprimer. L'Arménie tout entière est en proie au brigandage et à la violence, ce qui rend presque insupportable l'existence dans ce pays. En Europe, sur la frontière grecque, des guerres et des combats ont lieu continuellement. Les Albanais ont formé une ligue pour soutenir leur indépendance, et s'ils restent tranquilles, ce n'est que parce que le gouvernement turc n'exerce pas son autorité, et permet au peuple de faire ce que bon lui semble. A Prisrend, grande ville de l'Albanie, les consuls étrangers sont depuis plusieurs semaines prisonniers dans leurs propres maisons, et ils ne peuvent même sortir dans les rues, car ils ont été menacés d'être assassinés s'ils osaient sortir de chez eux. Dans toutes les parties de l'Empire les éléments de trouble fermentent, et lorsque l'explosion se produira, les Puissances Etrangères seront forcées de s'interposer. Alors on s'en disputera les débris. La Serbie, la Bulgarie et le Monténégro menacent déjà de former une ligue, pour défier le traité de Berlin, et pour résister aux envahissements de l'Autriche. L'Autriche tâchera de s'emparer de Salonique, de la mer Egée, et peut-être de Constantinople elle-même. L'Albanie et la Roumanie Orientale tenteront un effort pour leur indépendance; la Grèce reculera ses limites dans la Thessalie et l'Epire où elle se trouvera en collision avec l'Albanie. Les Slaves, les Grecs et les Latins, tous peuples antagonistes lutteront pour la suprématie, tandis que les Musulmans se trouveront opposés à ces trois peuples et se verront poussés à une guerre désespérée pour sauver leur existence. Ainsi la Turquie d'Europe tout entière sera changée en un champ de bataille sur lequel il est impossible de dire maintenant comment les partis opposés se rangeront, ou quel sera le résultat.

Mais une seule chose paraît sûre, c'est que la domination musulmane en Europe se terminera. Dans la Turquie d'Asie, les affaires ne seront pas beaucoup plus prospères. La Prusse, empêchée par sa position géographique de s'interposer dans les affaires de la Turquie d'Europe, est incapable politiquement de résister aux combinaisons qui furent formées contre elle par le traité de Berlin, s'appliquera à résister aux progrès de l'Angleterre, en Asie-Mineure, et à essayer d'occuper la Syrie et la Palestine, s'assurant par cela un port sur la Méditerranée et menaçant l'Egypte, le grand chemin de l'Inde. L'Angleterre résistera à cette menace par l'expédition de ses troupes dans l'île de Chypre et par la création d'une armée composée des populations belliqueuses de la Syrie et de l'Asie-Mineure, organisée par des officiers anglais. Il est probable aussi que la France, trouvant ses intérêts dans la Syrie menacée, s'unira dans cette région à l'Angleterre, où elle cherchera peut-être à obtenir de la Russie des garanties pour ses intérêts par des moyens paisibles, à condition qu'elle s'abstienne de se mêler à la querelle. Le champ de bataille futur de l'Angleterre et de la Russie sera les plaines et les montagnes de la Syrie, et toutes choses tendent à montrer que le jour du conflit ne peut-être très-éloigné.

Il est probable que l'Allemagne profite du moment où la Russie sera occupée dans l'Est pour prendre possession des provinces allemandes de la mer Baltique, qui ne font pas encore partie de l'empire d'Allemagne, et que le Prince Bismarck convoite depuis longtemps. Nous sommes maintenant dans le moment de calme qui précède la tempête. Le voyageur, en arrivant ici et en trouvant à Constantinople la quintessence de tout ce qui est sombre, sale monotone, et désagréable ne peut s'imaginer qu'avec difficulté qu'avant qu'il soit longtemps, cette ville deviendra le centre de la lutte importante qui est destinée à ébranler le monde ancien jusque dans ses fondements.